

# A C T E S

## **DU COLLOQUE INTERNATIONAL SUR** **L'OEUVRE D'HENRI DE MAN**

organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève  
les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens  
(Résidence universitaire internationale, Genève)

FASCICULE 1

A C T E S  
DU COLLOQUE INTERNATIONAL SUR  
L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève  
les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens  
(Résidence universitaire internationale, Genève)

Copyright 1974 by "Colloque sur l'oeuvre d'Henri de Man",  
Faculté de droit de l'Université de Genève.  
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés.

## I N T R O D U C T I O N

Le présent volume est le complément de celui que nous publions parallèlement dans un numéro spécial de la Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto qui est intitulé "SUR L'OEUVRE D'HENRI DE MAN, Rapports au Colloque international organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève, les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens". Il n'a pas dépendu de nous que le compte rendu des débats constituant les Actes dudit Colloque ne paraisse pas avec les Rapports en question. Vu la richesse et l'ampleur des matériaux rassemblés, l'impression du tout eût requis des ressources financières autrement importantes que celles dont nous avons pu disposer. Ce sont donc des impératifs budgétaires qui nous ont contraints à nous contenter de présenter sous forme polygraphiée les Actes proprement dits que l'on trouvera ci-après.

Peut-être n'est-il pas inutile de préciser ici que les débats au Colloque international sur l'oeuvre d'Henri de Man ont été tout à la fois sténographiés et enregistrés au magnétophone, que les participants ont eu l'occasion de corriger le texte de leurs interventions sans toutefois en modifier la substance, et que nous nous en sommes tenus, quant à nous, au rôle d'"éditeurs", mais dans le sens anglo-saxon du terme. Les Actes ci-après sont donc une transcription aussi fidèle que possible du déroulement réel des débats animés qui se sont déroulées à cette occasion. Les communications qui y ont été lues s'y trouvent incorporées, le texte de celle qui nous avait été remise d'avance par écrit et qui avait été distribuée aux participants en même temps que les rapports préliminaires a été reproduit en annexe ainsi que la liste des participants ayant fait acte de présence, qu'ils aient ou non pris la parole. Comme nous avons conservé

*dans le texte des interventions les références aux numéros de pages originaux des divers documents préliminaires, on trouvera également en annexe une table de concordance qui permettra au lecteur de retrouver les passages visés, principalement dans le volume sus-mentionné des Rapports.*

*Puissent ces Actes apporter une contribution décisive à la relance des études demaniennes et puissent-ils inciter une autre institution scientifique à consacrer un deuxième Colloque international au même sujet, car ce dernier est loin d'être épuisé !*

\* \* \*

*Nous tenons à exprimer nos vifs remerciements à toutes les personnes qui ont été associées à la préparation et à la mise au point de ce volume et plus particulièrement à Monsieur J.D. Rossi, administrateur de la Faculté de droit, Madame M. Aguet, sténotypiste, Madame J. Oulevey, secrétaire de la Section de droit public, Mesdemoiselles J. Burger et G. Oeuvray, secrétaires-dactylographes, ainsi que M. A. Prod'hom, préparateur à la Faculté de droit. Leur concours nous a été des plus précieux.*

*Ivo RENS  
Michel BRELAZ  
Juin 1974*

*Faculté de droit de  
l'Université de Genève.*

OUVERTURE DU COLLOQUE

Lundi 18 juin 1973 (matin)

La séance est ouverte à 10 h.

Ivo RENS. - Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Au nom de la Faculté de droit et de l'Université de Genève, j'ai l'honneur de souhaiter la bienvenue à tous les participants au Colloque sur l'oeuvre d'Henri de Man et tout particulièrement à ceux d'entre vous qui venez de l'étranger.

A vous tous qui avez accepté de vous associer à cette manifestation, je tiens à dire publiquement que votre participation nous honore et nous oblige.

Je tiens aussi à manifester ma vive gratitude à tous ceux, présents ou absents, qui ont bien voulu m'apporter leur soutien ou leur concours pour la préparation de cette réunion. Je ne saurais les mentionner tous ici. Qu'il me soit permis, cependant, de remercier expressément les membres du Comité de patronage, à savoir :

- Le doyen Christian Dominicé, qui retenu à Berne par d'impérieuses obligations, m'a prié d'excuser son absence et de vous transmettre ses vœux;
- Le professeur Jacques Freymond, à qui je céderai la parole dans quelques instants, dont la présence ici atteste l'intérêt de l'Institut universitaire de hautes études internationales pour les dimensions internationales de l'oeuvre d'Henri de Man ;
- Le président Hans Oprecht, grâce à la protection duquel, Henri de Man doit d'avoir trouvé en Suisse l'atmosphère qui lui permit de rédiger la dernière partie de son oeuvre ;
- Le professeur Denis de Rougemont, dont je viens d'apprendre qu'il a eu un accident et qu'il ne pourra donc pas évoquer tout à l'heure, comme prévu, ses rapports avec Henri de Man ;

- enfin, le président Willy Spühler, ancien Conseiller fédéral, qui regrette de ne pouvoir prendre part à nos débats et vous prie d'excuser son absence.

Ma gratitude va également aux auteurs des rapports préliminaires sans lesquels ce Colloque eût été impossible. Deux d'entre eux, Mme Mieke Claeys van Haegendoren et le Recteur Brugmans ont été finalement empêchés de se joindre à nous et ils m'ont prié de vous transmettre leurs excuses. La présence des autres rapporteurs nous sera d'autant plus précieuse. Enfin, je salue aussi la présence ici de mon père, Jef Rens. C'est de lui, qui fut l'élève et le disciple d'Henri de Man à Francfort en 1931-2 déjà, que je tiens mon intérêt pour l'oeuvre qui nous réunit aujourd'hui.

Malheureusement, la satisfaction que j'éprouve en ouvrant ce Colloque n'est pas exempte de tristesse car la mort a empêché deux des premiers rapporteurs pressentis d'être aujourd'hui des nôtres. Je veux parler de Paul-Henri Spaak, disparu en août 1972, à qui je suis redevable, entre autres choses, de m'avoir encouragé à relancer l'étude de la pensée d'Henri de Man et à organiser ce Colloque. Je veux parler aussi de Lucien Laurat, décédé ce printemps, avant d'avoir pu rédiger le rapport qu'il m'avait promis sur le thème "Planisme et marxisme". Plus encore que leurs rapports, leurs témoignages sur une époque dont ils furent, l'un et l'autre à leur façon, des représentants exceptionnels, nous feront cruellement défaut.

Bien que notre réunion soit organisée à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort d'Henri de Man, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici encore que son objet n'est nullement hagiographique et qu'il ne consiste pas davantage à refaire le procès d'un homme politique, mais bien à permettre une confrontation de différents points de vue sur son oeuvre. Je m'emploierai pour ma part à maintenir le débat sur le plan qui est le sien, à savoir, celui de l'histoire des doctrines et des idées politiques. De Man a écrit quelque part : "Tout penseur est condamné à être mal compris". Quelles que soient nos positions respectives sur sa pensée, je souhaite que, au cours de ce Colloque, nous la mettions en défaut au moins sur ce point.

Avant de céder la parole à M. Jacques Freymond, il me reste à vous prier de bien vouloir excuser les erreurs et les maladroites que j'ai pu commettre dans la préparation de cette manifestation. Votre indulgence et votre coopération vous permettront sans doute de remédier à quelques-unes de mes insuffisances d'organisateur.

Je donne la parole à M. Jacques Freymond, directeur de l'Institut universitaire de hautes études internationales.

Jacques FREYMOND. - Monsieur le président, Mesdames, Messieurs. La Faculté de droit a bien voulu associer l'Institut universitaire de hautes études internationales à ce Colloque. Je voudrais, tout d'abord, l'en remercier. Je voudrais aussi la féliciter, particulièrement en la personne de notre collègue Ivo Rens, d'avoir pris l'initiative de réunir, dans une tentative de réévaluation de la personnalité d'Henri de Man, quelques-uns des meilleurs spécialistes de l'histoire des doctrines politiques et de la pensée socialiste. La connaissance d'Henri de Man est en effet nécessaire à la compréhension de la longue crise qui marque la vie de l'Europe de l'entre-deux-guerres, crise sociale, crise de la société européenne, de la pensée européenne - pour reprendre une expression de Paul Hazard - et, plus encore, crise de la politique européenne, de la politique des Etats.

De Man n'a certes pas été isolé dans sa tentative d'aller au delà du marxisme, ou plus exactement de montrer la nécessité, et peut-être la possibilité, tout en refusant le capitalisme, de réaffirmer un socialisme libéré de l'interprétation qu'en donnait Staline, de définir un socialisme réformiste, animé par une volonté révolutionnaire, c'est-à-dire de concilier la révolution des structures de la société et la méthode réformiste. Vous avez probablement entendu l'autre jour, à propos de l'anniversaire de Léon Blum, ce qui a été dit de lui et qui nous ramenait aussi à l'époque dont nous nous occupons aujourd'hui. C'est précisément le fait qu'Henri de Man n'est pas seul à s'engager dans cette entreprise qui lui donne sa signification.

De Man est représentatif d'une époque, d'un climat, d'un courant de pensées. Il s'affirme après 1930, dans ces années difficiles où

son action se développe de manière concrète, comme un des chefs d'une nouvelle génération politique.

Nous l'avons lu, nous l'avons écouté, nous avons suivi son action qui exprimait l'espoir de ceux qui ne voulaient pas céder au pessimisme ; puis nous l'avons perdu de vue, au fur et à mesure que la menace de la guerre et du nazisme se précisait. Pour certains, qui l'ont condamné, il est tombé dans la collaboration. Aujourd'hui, avec le recul du temps, on comprend peut-être mieux - en historiens que nous voulons être - le rôle des circonstances dans le destin de certains hommes des années 1930, qui n'ont pas saisi à temps la vraie nature du national-socialisme.

Henri de Man aura été, jusque dans ce que nous considérons comme une erreur de jugement lourde de conséquences, représentatif lui aussi de la confusion des esprits, des incertitudes d'une génération à la recherche d'un nouvel ordre social. C'est d'ailleurs ce que soulignent les travaux préparés pour ce Colloque, travaux dont l'intérêt dépasse - nous avons pu nous en rendre compte les uns et les autres - le cadre de l'entre-deux-guerres, pour inscrire de manière suggestive la pensée d'Henri de Man dans l'histoire du socialisme marxiste, de Bernstein à Kola-kowski, mais aussi dans l'histoire de l'internationalisme et de la construction de la société mondiale.

J'ai été très heureux de pouvoir lire ces travaux, qui m'ont ramené à une période vécue avec intensité, où nous suivions de Man et bien d'autres : Esprit, Ordre Nouveau, et où nous passions, les uns et les autres de notre génération, du Munich de 1933 au moment où montait le nazisme, à Vienne qui voyait tomber Dollfuss ou au Paris du 6 février 1934. Nous avons vécu avec de Man, avec ceux qui comme lui cherchaient à définir cette aspiration d'un monde frappé par la crise de 1929-31 et qui ne s'en est pas encore remis.

C'est pourquoi, Monsieur le président, ce n'est pas seulement sous ses aspects internationaux que l'Institut de hautes études internationales que je dirige actuellement considère ce Colloque, mais parce que, à travers nos recherches sur l'histoire de la première Internationale et

sur l'histoire sociale, nous avons été amenés à nous pencher de plus en plus sur l'évolution des structures des sociétés contemporaines. Car il n'y a pas de relations entre Etats, pas d'ordre mondial, pas de possibilités d'envisager la construction d'un ordre mondial, aussi longtemps que nos sociétés n'auront pas dépassé, résolu, les crises dans lesquelles elles sont engagées, et qui, par delà les péripéties que nous vivons, ne peuvent être comprises que dans la longue durée. (Applaudissements)

Ivo RENS. - Je vous remercie, Monsieur le directeur, de vos paroles d'encouragement et de vos réflexions sur l'oeuvre qui nous réunit ici aujourd'hui.

Point I  
de l'ordre du jour

LE DEPASSEMENT DU MARXISME ET LA  
THEORIE DES MOBILES DU SOCIALISME

Rapporteurs  
(dans l'ordre thématique de leurs rapports)

- Adriaan M. VAN PESKI, Docteur en théologie (Pays-Bas) : La critique du marxisme chez Henri de Man et quelques néo-marxistes. (\*)
- Guy DESOLRE, Assistant à la V.U.B., Chargé de cours à l'Arbeidershogeschool, Brussel (Belgique) : Henri de Man et le marxisme : Critique critique de la critique. (\*)
- Peter DODGE, Professeur à l'Université de New-Hampshire (Etats-Unis d'Amérique) : Le socialisme : du mouvement social au groupe d'intérêt? (\*)
- Madeleine GRAWITZ, Professeur à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne (France) : Henri de Man et la psychologie sociale. (\*)

---

(\*) Cf. "SUR L'OEUVRE D'HENRI DE MAN, Rapports au Colloque international organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève les 18, 19 et 20 juin 1973 sous la présidence du professeur Ivo Rens", in Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto, numéro spécial, Genève, 1974. Aux rapports proprement dits relatifs à ce premier point de l'ordre du jour il convient d'ajouter la communication d'Emile LEHOUCK, professeur à l'Université de Toronto (Canada), intitulée La notion de joie au travail chez Henri de Man et dans la tradition socialiste, dont le texte a été reproduit en annexe au présent volume.

Ivo RENS. - La délimitation des trois thèmes figurant au programme de ce Colloque est quelque peu arbitraire car il s'agit de thèmes généraux qui recouvrent des problèmes immenses. Néanmoins, le premier d'entre eux que j'ai libellé "le dépassement du marxisme et la théorie des mobiles du socialisme" me paraît le plus fondamental dans la perspective de l'histoire des doctrines politiques. Etant donné que par ailleurs quatre grands rapports lui sont consacrés, il est probable que nous continuerons à en débattre demain matin. Il ne faudrait pas cependant que le Colloque s'éternisât sur ce premier point de l'ordre du jour. Aussi proposerais-je que, en tout état de cause, nous arrêtions la discussion de ce premier thème demain à midi et demi.

Comme le signale son intitulé, notre point I s'articule autour de deux problèmes centraux : d'une part, le dépassement du marxisme, et donc sa critique, elle-même critiquée, dont la portée devra être réévaluée ; d'autre part, la théorie demanienne des mobiles du socialisme qui doit être mise en relation avec la psychologie sociale d'alors et d'aujourd'hui.

Je propose que nous discussions successivement ces deux grands problèmes mais que nous n'escamotions en aucune manière le problème du dépassement du marxisme ainsi que les questions ou critiques qu'il a suscitées. Par conséquent, nous pourrions, si vous êtes d'accord, consacrer au problème du dépassement du marxisme les débats de cette journée tout entière, ce qui veut dire que nous aurions dans un instant une présentation orale des rapports de M. van Peski et M. Desolre. Bien entendu, ces deux rapports débordent le problème du dépassement du marxisme. Mais leurs auteurs pourraient centrer leur exposé tout à l'heure sur ce problème central. Je suggère enfin que nous discussions sur la base de celui de ces deux rapports qui est le plus opposé à Henri de Man et qui constitue une critique de son dépassement du marxisme. Tout parti pris parlementariste mis à part, il me semble qu'il est normal de s'attacher par priorité aux obstacles, aux difficultés, et donc d'examiner successivement les principales questions qu'a évoquées M. Desolre dans son rapport, dans l'ordre même où il les a soulevées, à savoir : tout d'abord la nature du marxisme d'Henri de Man ; en second lieu la caractérisation du

kautskysme comme un fatalisme optimiste ; en troisième lieu, la caractérisation du kautskysme comme un positivisme ; ensuite la critique demanienne du matérialisme historique ; enfin, le rejet par de Man du réformisme classique et du marxisme.

Si nous prenons ces questions dans l'ordre où M. Desolre les a abordées, nous le ferons, bien entendu, en ayant présents à l'esprit les arguments, en sens contraire le plus souvent, avancés par M. van Peski dans son important rapport, de même que ceux figurant dans le rapport de Mme Grawitz et dans d'autres rapports encore.

En principe, le temps de discussion de chacune de ces cinq questions, devrait être libre et fonction de l'intérêt manifesté par les participants. Toutefois, si sur l'une de ces questions, nous nous éternisons, nous pourrions adopter la procédure dite "de la guillotine", c'est à-dire qu'après une demi-heure ou une heure, je proposerais que nous en finissions avec elle, afin d'aborder la question suivante. Il serait faux, par exemple, de ne parler à aucun moment du problème du matérialisme historique tel que l'a traité M. Desolre. Puis, pour terminer la discussion de ces différents sujets, si M. Desolre, qui aura certainement participé activement au débat, estime ne pas avoir répondu à toutes les questions et objections présentées, il pourra encore présenter sa conclusion, sous réserve du même droit et de la même possibilité offerte à M. van Peski.

Voilà la procédure que je propose. J'espère qu'elle paraîtra équitable aux rapporteurs de ce premier point de l'ordre du jour et qu'elle sera acceptée par tous.

(Assentiment général.)

Adriaan M. VAN PESKI. - C'est vraiment un privilège et un risque particuliers que de présenter le premier rapport de ce Colloque. Privilège particulier, joie particulière, parce que c'est remplir un devoir de gratitude à la mémoire de notre inoubliable ami, Henri de Man, mais c'est aussi un risque particulier, parce qu'avec son esprit clairvoyant et sagace Henri de Man aurait été le critique le plus sévère de ce que l'élève peut dire à propos du maître.

En introduisant brièvement le premier rapport, je n'ai pas l'intention de m'engager déjà dans la discussion qui suivra nécessairement, étant donné la possibilité d'une approche tout à fait différente du sujet. Néanmoins, quelques accentuations et précisions aideront à nous préparer à la discussion.

Tout d'abord, on ne saurait assez souligner ce qu'est le marxisme dans la critique demanienne en général. A la page 5 de mon rapport, on trouvera les définitions qu'en donne de Man. Ce n'est pas Marx qu'il voulait réfuter. Ce ne sont pas les textes de Marx qui constituent l'objet de sa critique. Il visait les phénomènes qu'il constatait dans le mouvement socialiste de son temps, ce qui, de la pensée de Marx, continuait à vivre dans le mouvement ouvrier, les valorisations émotionnelles (die gefühlsmässigen Wertungen), les projets de la volonté, les méthodes d'action, les principes et les programmes, dans lesquels on peut trouver l'influence des doctrines de Marx : "Marx n'est pas le marxisme entier, car le marxisme a survécu à Marx".

Est-ce à dire que de Man décrit des phénomènes du mouvement socialiste arbitrairement sélectionnés, qu'il étiquette ensuite comme étant le marxisme ? Je ne le crois pas. Il n'a pas construit son marxisme comme un objet de critique.

D'une part, il apparaît que de Man s'attache à des modèles de pensée, qui ressemblent au niveau théorique à la théorie de Karl Kautsky plutôt qu'à celle de Karl Marx. L'excellente analyse du kautskysme que nous présente M. Desolre dans son rapport nous sera très précieuse pour l'analyse du fatalisme optimiste, de la conception mécaniste de l'histoire et du positivisme scientifique. J'ai mentionné brièvement l'influence de Kautsky et je suis entièrement d'accord avec l'analyse plus élaborée qui en a été faite. Néanmoins, ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que de Man ne s'attachait pas arbitrairement à l'influence de Kautsky, mais qu'il rencontrait systématiquement les traits marquants de cette pensée dans la social-démocratie allemande de l'époque. De Man était un critique empiriste.

Dès lors, la question ne se pose même pas de savoir si de Man a été un kautskyste dans un état ultérieur d'apostasie. Peu importe que les phénomènes concrets de ses recherches aient eu leur source dans Kautsky, ou dans tel autre philosophe ; ils apparaissaient à ses yeux sous forme d'effets négatifs ou dysfonctionnels - comme on dirait dans le jargon d'aujourd'hui -, qu'il attaquait pour le bien du mouvement socialiste. Si ce mouvement a accepté les idées kautskystes, cela seul contribuait déjà à l'importance du combat mené par de Man.

J'ai précisé que les phénomènes de décadence du mouvement ouvrier ne se réduisent jamais uniquement aux influences de l'idéologie, mais ces éléments théoriques renforcent les tendances négatives. Il n'est pas question de surestimer l'idéologie ; pourquoi cependant serait-ce un signe de fatalisme que de tenir la théorie pour co-accusée comme élément de désorientation des masses ? Cela m'échappe tout à fait. Je crois plutôt que c'est un effet du réalisme d'Henri de Man que de prendre au sérieux ce qu'il rencontre dans le coeur des hommes et du mouvement.

Il me semble un peu totalitaire et despotique de dédaigner en général ce que les hommes sentent et pensent comme une phase primitive, qui doit céder le plus tôt possible à une conscience correctement marxiste.

Ce point de vue est lié à ma deuxième précision : prendre au sérieux ce que les hommes sentent et pensent, c'est la clef décisive, dans la théorie demanienne, de l'explication de l'origine et de la nouvelle motivation du cours du mouvement socialiste. Les désorientations idéologiques sont graves parce que c'est aussi dans les sentiments et les mobiles des hommes concrets que se cachent les options humaines fondamentales.

Ces options humaines seules créent la possibilité pour les hommes d'interpréter leur situation sociale, et même leurs intérêts, dans les termes d'une structure de valeurs (voir page 10 de mon rapport). Voilà le fameux chaînon manquant entre la situation négative des classes et la rébellion contre cette situation : l'initiative historique. Aucune

forme de marxisme n'a expliqué de manière tout à fait suffisante cette connexion.

Ce n'est pas par hasard, je crois, que tant de néo-marxistes s'emploient à résoudre ce problème du "chaînon manquant", comme je l'ai démontré chez Adam Schaff, chez Fromm, chez les Yougoslaves et chez Kolakowski. D'où l'importance de l'accent mis sur les mobiles. A mon point de vue ce n'est pas du psychologisme, mais du réalisme.

Je trouve un autre signe du réalisme demanien dans la critique du "monothématisme" marxien, en ce qui concerne le concept de la classe ouvrière. On a beau prétendre que de Man a affaibli ou même trahi le schéma de la classe ouvrière qui mène à la révolution, c'est-à-dire à un ordre social supprimant le travail salarié et, par là, l'aliénation fondamentale de l'homme. En réaliste qu'il était, de Man ne pouvait que reconnaître la diversité de orientations au-dedans de la classe ouvrière, son déclin numérique relatif et les mobiles socialistes, mais pas ouvriéristes, des nouvelles classes moyennes, le fameux "Neuer Mittelstand", à ne pas confondre avec les intellectuels ou la "freischwebende Intelligenz" dont de Man relève l'importance dans un autre domaine, celui de la source et de la formation continue des idées socialistes ; à ne pas confondre non plus avec les fonctionnaires de l'Etat moderne. C'est ce que Garaudy appelle, comme Henri de Man, les cadres nouveaux. C'est la couche sociologique qui constitue déjà dans des pays modernes, comme aux Pays-Bas et en Scandinavie, une fraction très importante des partis socialistes.

Pourquoi Garaudy aborderait-il ces problèmes s'ils n'étaient pas réels ? Pourquoi Marcuse chercherait-il désespérément des troupes auxiliaires nouvelles pour le socialisme ? Hélas, Marcuse aboutit probablement à des espérances assez illusoires, cependant que Garaudy, après quelques hésitations, élimine le problème par la solution orthodoxe selon laquelle tous, ouvriers et cadres, sont des "salariés", concept central du "système". Nous craignons que cela ne soit une parfaite illusion. Mais en débattre ici nous mènerait trop loin, au delà d'Henri de Man.

Bref, l'option d'Henri de Man, qui est de faire appel aux mobiles des cadres comme à ceux des ouvriers pour un socialisme constructif,

ne semble pas dénuée d'un réalisme qui peut être défendu avec bonne conscience.

En utilisant l'expression de "socialisme constructif", nous rassemblons plusieurs thèmes de la critique demanienne, car cette expression accentue l'orientation humaine du socialisme. C'est tout ce qui est lié à la question des valeurs dans les mobiles et aux doutes quant à la schématisation de la "classe pure" qui mènera à la révolution. Ce sont de grands mots, dont nous nous défions, de par une expérience amère, au vu des différentes configurations du socialisme déjà apparues dans l'histoire récente et se combattant souvent entre elles, au vu de la lutte réprimée pour un socialisme à visage humain, au vu de la recherche désespérée d'un Schaff et surtout d'un Kolakowski pour pouvoir vivre dignement. (Voir la première des trois questions ajoutées à la page 37 de mon rapport).

Ce n'est pas que certains critiques, comme moi, ne désirent point changer la société. Mais ils souhaiteraient trouver une direction plus explicitement humanisante dans les modèles recherchés et leurs effets pratiques. Ils accepteront volontiers, avec Kolakowski, l'accusation d'être "in praise of inconsistency".

Guy DESOLRE. - Il est parfaitement possible, sur le terrain du jeu d'échecs, de reprendre une partie et de la rejouer. Pour autant qu'il ait certaines capacités, un joueur d'échecs pourrait reprendre la troisième partie de Fischer et Spassky, sans se trouver à Reykjavik dans l'été 1972, la rejouer à partir du premier coup et faire gagner Spassky.

L'histoire n'est pas un jeu d'échecs. Elle ne se répète pas ; elle ne se refait pas. La stratégie et la tactique militaires mises à part, il est peu utile de la rejouer dans l'imaginaire à 40 ou 50 ans de distance. Nous avons, dès lors, estimé qu'il serait beaucoup plus fécond de rechercher ce qui, dans l'itinéraire marxiste d'Henri de Man lui-même, avait déterminé ce dernier à entreprendre ce qui n'est pas seulement devenu une révision, mais un abandon du marxisme. Pour ce faire, nous sommes retournés à ce qu'avait été le marxisme d'Henri de Man.

Une remarque de caractère méthodologique s'impose ici. Ce serait une erreur profonde, à notre avis, de chercher ce qui a simplement influencé un auteur, ou un théoricien. Ainsi que le disait le regretté Lucien Goldmann dans son ouvrage Marxisme et Sciences humaines, ce qu'on appelle couramment les "influences" n'a aucune valeur explicative et constitue tout au plus une donnée et un problème que le chercheur doit expliquer. Et Goldmann ajoutait, à propos de la sociologie de la littérature (mais à notre avis son propos peut être extrapolé ici), qu'il faut expliquer pourquoi la réception des oeuvres, qui ont exercé cette influence, s'est faite précisément avec telle ou telle distorsion particulière dans l'esprit de celui qui les a subies.

Notre travail est donc parti de ce marxisme particulier avec ces distorsions particulières qu'était le kautskysme. Car quand de Man se défend d'attaquer uniquement le marxisme vulgaire, il explique que ce qu'il critique, c'est également le marxisme, selon lui non vulgaire, d'Adler et surtout de Kautsky. C'est pourquoi nous avons choisi délibérément des oeuvres de Kautsky qui se situent dans une séquence de temps extrêmement brève, à savoir de 1907 à 1909, plus précisément le sommet de la période pendant laquelle on peut dire sans conteste que de Man se sentait en plein accord avec le marxisme.

Le marxisme qui s'en dégage est un marxisme relativement ossifié, transformé en un primat de la technique, en une science objective détachée de la classe qui, pour le marxisme, est le sujet de l'histoire. C'est un déterminisme, voire un fatalisme économique de type optimiste, et une forme de positivisme. C'est à ce type de marxisme, marxisme qui doit être considéré comme une espèce de positivisme, que de Man s'en prendra.

Ce marxisme qui servait de couverture idéologique à la pratique quotidienne de la Deuxième Internationale et de la social-démocratie allemande, volant en éclats avec la première guerre mondiale, il n'est pas étonnant que c'est à propos du phénomène guerre que de Man entame sa critique du marxisme. Il faudrait d'ailleurs remarquer, qu'avant même son expérience des tranchées en 1914, de Man avait dû probablement très

douloureusement ressentir cette faillite, lorsqu'au dernier Bureau socialiste international, auquel il assistait les 29 et 30 juillet 1914 et où il faisait office de traducteur, il se révéla que l'internationalisme n'avait strictement plus rien à dire à propos de la guerre qui venait.

De Man ne parviendra à surmonter ce drame qu'au moyen de la théorie des mobiles et du dépassement du marxisme, qui constituent à l'origine du moins, à notre avis, une rationalisation de l'impasse dans laquelle il s'était trouvé. Si de Man avait, avant sa période marxiste, critiqué déjà d'une certaine manière la césure entre théorie et pratique chez les dirigeants de la Deuxième Internationale (je me réfère à son rapport au Congrès des Jeunes Gardes Socialistes de 1903, avant même qu'il ne soit marxiste), si à ce moment-là il avait critiqué cette césure dans le sens de la théorie et non dans le sens de l'adaptation de la théorie à la pratique, cette fois-ci, en 1914, la critique d'Henri de Man aboutira à l'abandon de la théorie.

Puisque vous avez tous pu prendre connaissance des rapports écrits, je ne vais mettre en évidence dans cette introduction qu'un seul aspect de l'"Auseinandersetzung" d'Henri de Man avec le marxisme. Vous savez qu'un des points centraux qui distingue le marxisme de la plupart des autres écoles socialistes, c'est le thème de l'abolition du salariat, de la suppression concomitante du capital, du salaire et de la plus-value, et du remplacement du mode de production capitaliste par un auto-gouvernement des producteurs associés. Le terme, qui vient de Marx, a été remis à l'honneur par les théoriciens yougoslaves depuis 1950.

Or, pour de Man, qui identifie le marxisme à une théorie de la lutte pour de plus hauts salaires qui conduit inévitablement et automatiquement à la lutte pour le socialisme, ce thème est absent du marxisme. C'est ainsi que de Man écrivait que c'est justement ce désir de détermination autonome et responsable, essence même de l'esprit démocratique, qui est foncièrement étranger à l'idéologie marxiste (Au delà du marxisme, édition de l'Eglantine, 1927, page 376).

Ainsi ce partisan d'une forme d'autogestion, opposera-t-il cette autogestion au marxisme. Ce faisant, il la rattachera non plus à une démocratie ouvrière et socialiste, différente de nature par rapport à la démocratie héritée de la bourgeoisie, mais bien à un élargissement de la démocratie, sans d'ailleurs, pour autant, identifier démocratie et parlementarisme. De Man a hérité de la social-démocratie une certaine confusion, que nous notons dans notre rapport, entre la notion de pouvoir d'Etat, et celle d'appareil d'Etat. Aussi développa-t-il d'abord le thème d'une complémentarisation de la démocratie politique, au moyen de cellules de self-government. Par la suite, cette théorie débouchera sur celle d'une certaine séparation entre deux facettes de l'appareil d'Etat, à savoir le Parlement pour la direction des hommes, le corporatisme pour l'administration des choses, ce principe corporatif signifiant pour lui la représentation des compétences techniques et des intérêts économiques. Comment cela pourrait-il se faire ? Je voudrais rappeler que l'idée de la substitution du gouvernement des hommes par l'administration des choses est un thème assez ancien, emprunté par Marx au socialisme utopique et qui recouvrait l'idée du dépérissement de l'Etat.

De Man y substitue l'idée d'une séparation du gouvernement des hommes d'une part, et de l'administration des choses d'autre part, dans le cadre d'une conception qui signifiait la séparation de fait des propriétaires - les hommes - de la propriété - les choses -, sans toutefois avoir recours à l'expropriation des propriétaires. En fait nous n'avons pas ici, tellement, un dépassement du marxisme, mais nous sommes en présence d'une certaine sophistication de la théorie réformiste elle-même, théorie consistant à compléter la démocratie politique par la démocratie économique, avec cependant deux différences fondamentales : 1) une critique acérée du parlementarisme bourgeois, fruit de l'expérience allemande d'avant 1933 ; 2) une absence de confiance dans la classe ouvrière comme facteur de changement social. Dès 1918/19, de Man ne disait-il pas que le monde n'était pas mûr pour le socialisme, parce qu'à l'Est, en Russie, les forces productrices n'étaient pas assez développées, et qu'à l'Ouest, comme à l'Est d'ailleurs, le niveau culturel de la classe ouvrière était encore trop bas ? Ces différences ont très certainement déterminé les choix politiques ultérieurs d'Henri de Man. Nous croyons, pour mettre les

pieds sur les sables mouvants d'une partie ultérieure de ce Colloque, que l'on ne peut pas séparer l'histoire et le développement des idéologies des choix politiques concrets. Dans un ouvrage qui est cité dans notre rapport, Pierre Naville se demande s'il y a une corrélation nécessaire entre les idées philosophiques d'Henri de Man et sa conduite politique. Et il répond : ce n'est pas certain. Quant à Ernest Mandel, il voit qu'entre les deux il n'y a qu'un pas à franchir. Ces interprétations ne sont pas, à notre avis, contradictoires. L'homme se fait et se détermine par son passé. Sur cette base il doit choisir. La distance entre les deux, c'est ce que de Man appelait l'évolution et ce qu'on peut appeler les paris, les tournants décisifs de l'histoire. De Man était un parieur sur l'histoire, en 1914 comme en 1940. Ses adversaires, eux, ne l'étaient certainement pas. Hommes du statu quo et de la conservation des acquêts, sociaux-démocrates et staliniens critiquaient les conceptions d'Henri de Man de manière défensive, défendant une orthodoxie ossifiée, héritage du kautskysme, que seuls de rares éléments comme Karl Korsch soumettent à la critique. La Troisième Internationale est incapable de répondre à de Man. Kautsky doit mêler à des critiques correctes, mais de détail, des arguments de mauvaise foi et des citations tronquées. Vandervelde, quant à lui, concilie, et dans un ouvrage publié il y a quelques jours, son biographe, Robert Abs, confirmait que pour Vandervelde la doctrine d'Henri de Man était simplement une doctrine excessive s'opposant à une doctrine qui ne fut pas moins excessive.

Pour conclure, le grand mérite d'Henri de Man a très certainement été de percevoir d'une manière aiguë une certaine contradiction entre le marxisme d'une part et le socialisme réformiste d'autre part. C'est très certainement là une très grande leçon de probité intellectuelle qu'il nous a donnée. Mais il n'a pas perçu totalement cette contradiction, attribuant certains aspects de l'intégration du mouvement réformiste au marxisme lui-même. C'est pourquoi sa critique l'a conduit d'abord à l'élaboration d'une nouvelle théorie, puis à l'adoption d'une pratique qui, elle, n'était nullement nouvelle, bien qu'elle lui a donné l'illusion d'appartenir à une intelligentsia libre de toutes attaches.

Ivo RENS. - Je propose donc que nous abordions la discussion du premier problème qu'a posé M. Desolre dans son rapport, à savoir celui de la caractérisation, ou de la définition du marxisme d'Henri de Man. Il s'agit, pour être plus précis, des cinq premières pages de ce rapport. Je souhaite que la discussion soit aussi large que possible.

Michel BRELAZ. - Je remercie M. van Peski de son exposé et des très intéressants rapprochements qu'il fait entre la pensée d'Henri de Man et celle de certains néo-marxistes. J'ai également beaucoup apprécié le rapport de M. Desolre, qui, contrairement à Pierre Naville, à qui il se réfère notamment, a su rester sur le plan des idées et des doctrines politiques. C'est aussi en restant sur ce plan que je voudrais présenter brièvement une partie des objections que son rapport me suggère.

Tout d'abord, au sujet de l'assimilation que M. Desolre fait entre le marxisme critiqué par de Man et le kautskysme, je trouve qu'il généralise et qu'il est trop absolu. Il est incontestable que Kautsky était, à cette époque, le théoricien numéro un du marxisme et notamment de la social-démocratie. Mais il ne faut pas oublier que Kautsky était d'abord et essentiellement un théoricien et que le marxisme en tant que mouvement et la social-démocratie en tant que forme allemande de ce mouvement, étaient inspirés par des dirigeants qui se distinguaient souvent de Kautsky sur le plan des idées.

D'autre part, il faut relever qu'Henri de Man lui-même, durant sa période marxiste, ne peut pas être assimilé à Kautsky. Il avait certes subi l'influence directe de celui-ci puisque c'est par lui notamment qu'il était arrivé à ses positions marxistes. Mais Henri de Man a subi d'autres influences dans son évolution. Il commença par être anarchiste, mais il éprouva vite le besoin d'une doctrine plus exigeante. Il a subi aussi l'influence du marxisme hollandais. Et surtout, il s'est formé dans les milieux de la Leipziger Volkszeitung, qui était, à l'époque, non pas le journal de Kautsky, mais de la gauche sociale-démocrate, représentée par Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Pannekoek, Radek et même Trotsky.

Si on ajoute que le rédacteur en chef de la Leipziger Volkszeitung, Mehring, n'était pas non plus un centriste - ce qui était à peu près la position de Kautsky dans le parti -, il serait étonnant que le jeune de Man, avec son intense soif de connaissances et d'action, se fût retrouvé kautskyste alors qu'il était de plain-pied avec l'aile radicale de la social-démocratie.

Autre remarque : M. van Peski comme M. Desolre ont dit que de Man visait surtout à critiquer le marxisme. Je ne suis pas tout à fait d'accord parce que Au delà du marxisme est aussi une critique de Marx ; une critique que de Man justifie en considérant Marx non pas comme un théoricien retranché dans sa "tour d'ivoire", mais comme un homme qui a voulu influencer un mouvement et l'orienter dans une certaine direction. Chaque fois que le marxisme recoupe la pensée de Marx, tels qu'ils les interprètent, de Man ne se fait pas faute de critiquer aussi bien l'un et l'autre. Quelles que soient l'admiration d'Henri de Man pour Marx et la distinction qu'il n'a pas cessé de faire entre celui-ci et le marxisme - une distinction qu'il a d'ailleurs tracée plus nettement encore dans des écrits postérieurs à 1926-7 que dans Au delà du marxisme -, de Man a toujours englobé Marx dans le marxisme. Sans cela, on ne comprendrait pas qu'il se soit efforcé de "dépasser le marxisme" au lieu de revenir à ses sources.

Jef RENS. - Je suis un peu déçu de la façon dont on présente l'objet de la critique d'Henri de Man. Je pense qu'il est difficile de dire que le marxisme qu'Henri de Man a essentiellement critiqué et qu'il s'est efforcé de dépasser est le marxisme de Kautsky. Je crois qu'il faut s'en référer à de Man lui-même. Il y a longtemps que je n'ai pas lu ce livre, mais je me le rappelle très bien. Je crois que c'est dans la préface ou l'introduction d'Au delà du marxisme qu'il dit : ma critique ne porte pas sur les écrits de Marx, ou sur les écrits de n'importe qui, mais sur le marxisme tel qu'il vit dans le mouvement ouvrier, tel que le mouvement ouvrier l'a fait sien.

Je trouve que c'est un peu rétrécir le débat, que de se livrer exactement à ce que de Man a toujours essayé d'éviter, c'est-à-dire à une exégèse de certains textes. Il est vrai que de Man a critiqué aussi, et à plusieurs endroits, Marx lui-même. Il est vrai aussi, M. van Peski l'a relevé dans son intervention, qu'il a révisé certaines de ses critiques, quand il a eu connaissance, à la fin 1931, de certains écrits du jeune Marx, découverts entre-temps par deux historiens de la social-démocratie.

Je crois qu'on ne peut pas dire que c'est sur tel ou tel écrit que de Man a fondé cette critique. Il a même soigneusement évité de citer des écrits ou des ouvrages. Sa critique porte sur ce que le marxisme est devenu à travers l'action du mouvement ouvrier. C'est ainsi que je l'ai toujours compris.

Simon PETERMANN. - J'aimerais dire un mot sur Karl Kautsky et le kautskysme. M. Desolre a raison, me semble-t-il, en caractérisant ce marxisme "semi-authentique", celui que critique Henri de Man, de kautskysme. Ce qu'on n'a pas suffisamment relevé, c'est cette espèce de dualisme de la social-démocratie allemande. Quel était ce marxisme qu'incarnait la social-démocratie allemande ? C'était la pensée de Marx, telle qu'elle avait été interprétée et finalement largement déformée par Karl Kautsky, qui passa pendant de longues années pour le gardien de l'orthodoxie marxiste, en quelque sorte pour le spiritus rector du socialisme international. Est-il besoin de rappeler que jamais parti aussi massivement et réellement ouvrier au sens sociologique du terme ne fut plus admiré par les socialistes de tous les pays qui considéraient son hégémonie sur le socialisme international comme allant de soi. Il était le parti-modèle.

Cette pensée de Kautsky, qui ignorait tout des sources hégéliennes de la pensée de Karl Marx, étroitement déterministe et scientiste, comme l'a démontré dans son rapport M. Desolre, convenait d'ailleurs parfaitement à la situation de la social-démocratie allemande, au sortir de sa semi-illégalité en 1890. Car le kautskysme apportait indiscutablement un élément de foi et d'enthousiasme, mais orienté vers quel but ? La

grandeur du Parti, l'accroissement du nombre de ses membres et de ses électeurs. Grâce à lui se maintenaient cet enthousiasme et la fidélité des militants, le sentiment de la mission transcendante. Il va se créer un véritable patriotisme de parti, indépendant de l'opinion que les militants pouvaient se faire sur l'opportunité de l'attitude tactique adoptée par les dirigeants, dans telle ou telle circonstance particulière : "right or wrong, my party".

D'ailleurs, le véritable danger du révisionnisme, aux yeux de Karl Kautsky, dans la polémique qui l'opposa à Bernstein, résidait peut-être moins dans ses considérations philosophiques, ou réfutations économiques, que dans la démoralisation qui s'ensuivrait presque nécessairement chez les militants, si on acceptait la thèse de la déchéance du but final. Il fallait à tout prix conserver l'idéal, le mythe révolutionnaire, même si la pratique quotidienne du Parti était ou devenait réformiste.

J'ai relevé dans l'ouvrage de Georges Sorel Réflexions sur la violence quelques phrases subtiles, qui caractérisent très bien cette situation. Georges Sorel expliquait notamment que les raisons de la résistance aux idées de Bernstein résidaient dans le fait que son réalisme frappait le catastrophisme des propagandistes de la social-démocratie. Et Sorel écrit notamment : "Bernstein ne voulait pas maintenir une apparence révolutionnaire qui était en contradiction avec la pensée du parti, Kautsky voulait au contraire conserver le voile, qui cachait aux yeux des ouvriers la véritable activité du parti socialiste". M. Jef Rens disait que ce que voulait réellement Henri de Man n'était pas de faire l'exégèse de Kautsky, mais finalement toute la pratique de la social-démocratie était le kautskysme. Comme je le disais au début de mon intervention, quand on examine la situation, on est frappé de cette espèce de dualisme : d'une part, une pratique quotidienne, faite de modération et d'opportunisme, et d'autre part, une intransigeance doctrinale, un radicalisme idéologique très prononcés. C'est la mise au point que je voulais faire sur le kautskysme.

Franz GROSSE.- Je vais essayer de souligner ce qu'ont dit M. Jef Rens et M. Petermann. Je connais la social-démocratie allemande pour avoir été actif dans ce mouvement de 1924 à 1933. C'était réellement l'esprit de Kautsky qui a influencé la doctrine de la social-démocratie de cette période. Et il ne faut pas oublier que de Man a écrit son livre en Allemagne. Il était directement dirigé contre cet esprit de la social-démocratie allemande. Il n'y a pas beaucoup de différence, en vérité, entre Bernstein et Kautsky. Bernstein voulait une évolution vers une société socialiste, et Kautsky a beaucoup plus l'idée d'une révolution qui mène vers une société socialiste. Mais en fait, ils avaient tous les deux l'esprit de la nécessité - la "Notwendigkeitstheorie", la nécessité absolue du devenir socialiste.

Kautsky pensait, au moment des grandes concentrations d'entreprises, qu'il serait facile d'arriver au socialisme et Bernstein a eu l'idée que le socialisme, avec toutes ses réalisations sociales, etc., se réaliserait de lui-même, de la même manière que Friedrich Ebert a parlé du "Sozialismus der werdenden Wirklichkeit". Tous deux avaient l'idée de l'avènement du socialisme, sous une forme ou une autre et pensaient que les hommes ne pouvaient pas faire beaucoup. Simplement, il fallait continuer, soutenir le mouvement. Peut-être y aurait-il une révolution, peut-être tout cela irait de soi, et c'est surtout contre cette théorie de la nécessité que de Man a mené son combat.

Georges LEFRANC.- Je voudrais réagir contre l'affirmation qui a été lancée de la primauté incontestable du kautskysme. En ce qui concerne la social-démocratie allemande, c'est sans doute exact ; en ce qui concerne la Deuxième Internationale, c'est certainement inexact. On ne peut pas négliger la force de résistance du socialisme français, dont la plus haute incarnation était Jaurès. Il y a eu là un rôle de résistance et des critiques extrêmement vives, adressées non seulement à la théorie de Kautsky, mais également à la pratique de la social-démocratie allemande.

Au surplus, nous ne sommes pas ici pour discuter du kautskysme, mais pour étudier Henri de Man ; j'aimerais donc poser aux deux rapporteurs les questions suivantes. 1) N'ont-ils pas l'impression, qu'à certains moments, la pensée d'Henri de Man retrouve la pensée de certains socialistes russes pré-léninistes ? Je pense en particulier à Lavrov, et au rôle qu'il attribuait aux idées et aux hommes dans l'évolution humaine. 2) N'y a-t-il pas eu rencontre également, au moins à certains moments, avant 1914, peut-être, après 1919 certainement, avec la pensée d'un homme comme Charles Andler, qui avait essayé de définir une civilisation socialiste dans une conférence célèbre à l'"Ecole socialiste" avant 1914, et qui s'est ensuite séparé de Jaurès. Certaines de ses affirmations se sont retrouvées dans Au delà du marxisme. Un contact s'est établi après 1920 entre de Man et Andler, à travers Paul Desjardins : les Entretiens pour la vérité et les rencontres de Pontigny.

Ivo RENS. - Il n'est pas question d'aboutir à une conclusion. Nous avons eu un échange de vues sur un premier point. Des questions ont été posées aux deux rapporteurs. Sauf s'il y avait une intervention très précise sur ce point, je proposerais aux rapporteurs de répondre à celles des questions soulevées, qui leur paraissent pouvoir faire l'objet d'une réponse.

Gust de MUYNK. - Je voudrais dire combien j'apprécie l'intervention de mon ami Jaf Rens, au sujet de la soi-disant critique de Marx par de Man. De Man n'a pas fait, pour autant que je me souviens, la critique de Marx. Il s'en est pris surtout à ce qui, du marxisme, était resté vivant dans le mouvement ouvrier : "Was vom Marxismus lebendig geblieben ist in der Arbeiterbewegung". Je crois pouvoir me rappeler que dans sa réponse à Kautsky, ce dernier ayant attaqué les thèses d'Henri de Man et étant connu comme le porte-parole pour ainsi dire officiel de Marx, de Man a dit à peu près textuellement : "En lisant la réponse de Kautsky, je me sens tenté de défendre Marx contre les marxistes".

Adriaan M. van PESKI.- Je suis reconnaissant à M. Jef Rens de son intervention. Il a ainsi confirmé mon impression qu'il fallait prendre au sérieux ce que de Man a écrit dans la préface d'Au delà du marxisme, c'est-à-dire qu'il n'envisage pas la critique des textes de Marx, mais la critique des phénomènes propres à la social-démocratie. Je crois que les années que de Man a passé en Allemagne, avant d'écrire et en écrivant Au delà du marxisme ont fortement influencé la pensée de ses livres. Il y a aussi, bien sûr, des influences antérieures, d'écrivains russes et français, mais je crois que c'est surtout l'influence écrasante des années 1920 qui a pesé sur ses écrits. Pour cette raison, je pense que l'impression causée par la social-démocratie allemande fut prépondérante dans ses livres. De Man connaissait le socialisme français et d'autres encore, mais le socialisme allemand était la source directe de sa désillusion. Je pense qu'Henri de Man n'a pas été très conséquent en séparant les phénomènes d'influence marxiste et la pensée de Karl Marx lui-même. C'est notamment en décrivant l'origine du mouvement qu'il s'engage dans des discussions fondamentales. Néanmoins, je crois - j'ai parlé de cela à la page 8 de mon rapport, à propos du marxisme comme théorie explicative - que la conscience de son origine est importante pour le mouvement ouvrier, et la théorie marxiste de l'origine du mouvement a été vécue aussi dans le mouvement. Pour de Man, il n'y a pas une grande différence entre ce qu'il constate dans le mouvement sous forme de pensées, de valorisations, etc. et ce qu'il dit parfois de Marx lui-même, et qu'il a corrigé plus tard dans ses articles sur les manuscrits de jeunesse.

Michel BRELAZ.- J'aimerais signaler deux points de détail : je ne crois pas, comme quelqu'un l'a dit, que la découverte des Manuscrits de 1844 ait modifié le jugement d'Henri de Man sur Marx. Je pense, au contraire, que cette découverte a confirmé de Man dans sa pensée; elle lui a démontré qu'il était en fait plus proche du Marx humaniste des Manuscrits de 1844 qu'il ne le croyait. Ne concluait-il pas l'article qu'il leur a consacré en 1932 dans Der Kampf en ces termes : "De ce fait, je ressens mon accord avec le Marx de 1844 non comme un abandon de ma position pratique face au marxisme actuel (ou, si l'on veut, à l'intérieur de ce marxisme), mais comme sa confirmation".

Un deuxième point concerne le problème de la critique de Marx. Je suis d'accord maintenant avec M. van Peski lorsqu'il dit que de Man critique Marx dans la mesure où ses idées se répercutent dans le mouvement. De Man ne voulait pas, en effet, faire l'exégèse de la pensée marxienne. Sa critique remonte aux textes de Marx lui-même dans la mesure où cette pensée continue à vivre dans le mouvement.

Jef RENS. - Il s'est critiqué aussi lui-même du temps où il était marxiste :

Michel BRELAZ. - Tout à fait d'accord.

Ivo RENS. - Avant de donner la parole à M. Desolre pour sa réponse, j'aimerais illustrer cette discussion par cette citation d'Au delà du marxisme : "Ce n'est qu'à condition - écrit de Man - de bien saisir ceci que l'on pourra comprendre pourquoi, contrairement à tous les critiques antérieurs de Marx, je pars du principe que c'est le marxisme et non pas Marx qu'il faut mettre en cause. Si je discute néanmoins Marx à cette occasion, la raison en est fort simple : Marx appartient au marxisme, du fait qu'il lui a donné la première impulsion, mais il n'est pas tout le marxisme, car le marxisme a survécu à Marx."

Guy DESOLRE. - Vous m'épargnez de faire cette citation que j'aurais bien voulu faire. Je commencerai par l'intervention de M. Brélaz. Kautsky était, effectivement, le théoricien de la social-démocratie allemande. Dire qu'il n'était que le théoricien n'est pas tout à fait exact. Il était le dirigeant qui, au niveau des Congrès, sur les options les plus fondamentales, donnait une doctrine, qui n'était pas seulement la doctrine de quelqu'un qui écrivait des ouvrages, mais qui était la doctrine quasi unanimement acceptée dans le mouvement. Si je dis quasi unanimement acceptée dans le mouvement, c'est qu'il y avait dans le mouvement certains éléments de gauche, notamment Radek, Rosa Luxemburg, car-

tains collaborateurs de la Leipziger Volkszeitung, certains militants de la gauche du mouvement qui prenaient sur eux de faire une certaine critique, bien que partielle, du kautskysme. Mais, dans sa vaste majorité, la social-démocratie avait pour théoricien Kautsky.

Le deuxième point est que l'Internationale socialiste avait également comme théoricien Kautsky. Bien sûr, la majorité, parce qu'il s'agissait d'une Internationale excessivement hétérogène - on ne peut évidemment pas comparer l'Independent Labour Party en Grande-Bretagne avec la social-démocratie allemande, ou Jaurès avec Kautsky, etc. - mais pour ceux qui se réclamaient explicitement du marxisme à l'intérieur de la Deuxième Internationale, pour ceux-là Kautsky était le légataire de la théorie de Marx et ils le reconnaissaient. C'était vrai y compris pour Lénine et les Bolcheviks, mais peut-être pas tous, parce que dès 1907-1908, certains bolcheviks de gauche comme Lounatcharski, n'hésitaient pas à critiquer Kautsky. Ils se faisaient vertement tancer par Lénine, précisément au nom de l'orthodoxie kautskyste ! Grosso modo, on peut dire que le théoricien de la Deuxième Internationale était Kautsky.

Autre point : De Man, pendant toute cette première période, sa période marxiste, après sa période anarchisante, dirons-nous, jusqu'en 1914, était lui aussi, bien qu'il fût un homme d'action, un théoricien en premier lieu. Il était un théoricien ou, dirons-nous plutôt, un idéologue, quelqu'un qui retravaille les idées de Kautsky. Je ne peux pas faire ici la citation de mémoire, mais il y a un texte extrêmement intéressant, qui est l'étude très bien connue que de Man et de Brouckère ont faite en 1911 au sujet du mouvement ouvrier belge, dans la Neue Zeit de Kautsky. Le dernier chapitre de la partie écrite par de Man est intitulé Les tâches des marxistes. Quel est le point central de ces tâches des marxistes ? C'est l'éducation, c'est la formation politique, la formation théorique, formation précisément dans le sens qui était celui donné par Kautsky. C'est un point sur lequel je voulais insister.

Maintenant, je saute et fais un bond en 1927. Rappelez-vous la réponse de l'ancien disciple, qui était vertement tancé par son ancien

maître, et qui se fait un point d'honneur de répondre dans la revue du maître. Kautsky avait critiqué Au delà du marxisme dans Die Gesellschaft. C'était l'article : "De Man als Lehrer". Kautsky a pris ses précautions. Avant lui, quatre ou cinq auteurs mineurs de la social-démocratie allemande ont chargé à fond contre de Man. Kautsky vient presque comme le dernier, pour marquer l'apothéose du combat, en janvier 1927. De Man n'a pas répondu aux critiques mineures ; mais quand Kautsky lui répond, de Man se fait un point d'honneur de lui donner la réplique dans Die Gesellschaft. Il envoie son texte de réponse qui est refusé sous un prétexte minable. On lui répond : Nous ne pouvons pas insérer votre réponse, parce qu'on a déjà tellement discuté de votre livre, que le sujet est pratiquement épuisé.

Ce petit incident montre combien de Man se faisait un point d'honneur de répondre, précisément dans la revue Die Gesellschaft. Cela ne s'explique que par le fait que l'ancien disciple veut répondre au maître. Je crois aussi que M. Jef Rens a entièrement raison de dire, et M. de Muynck y fait allusion également, que de Man critique le marxisme tel qu'il vit. Mais, précisément, ce qui est vivant dans le marxisme, pour de Man, c'est ce qui a été donné comme marxisme par la pléiade de théoriciens autour de Kautsky et principalement par Kautsky lui-même.

Je voudrais ajouter un dernier point. Je crois qu'un de ceux qui sont intervenus a été un petit peu injuste, sinon à côté de la question, en disant que je voulais resituer le marxisme et Marx contre la critique qu'en faisait de Man. Comme je l'ai écrit dans l'introduction à mon rapport, je n'ai nullement voulu resituer Marx par rapport à de Man. Au contraire, j'ai voulu expliquer de Man par rapport à un certain type de marxisme. Je crois que c'est ce qui est fondamental.

Je pense que M. van Peski n'a pas répondu aux questions posées par M. Lefranc. Personnellement, je serais bien en mal de répondre à propos de la pensée de Lavrov que je ne connais pas. J'ai l'impression, en ce qui concerne Charles Andler, que ce qu'il dit est exact. Il faudrait prendre les textes et examiner la chose de manière plus approfondie.

Enfin, au sujet des manuscrits de 1844 de Marx, je rappellerai qu'il y a beaucoup de textes de Marx qui n'étaient pas connus en 1927. Ils ont été publiés au début des années 1930. De Man est revenu sur ces textes au début des années 1930, et effectivement il a insisté sur ce qui était d'après lui l'aspect humaniste de ces textes, par opposition aux textes dont il avait parlé dans Au delà du marxisme et dans d'autres ouvrages. Il faudrait faire la remarque que de Man, en examinant les oeuvres de Marx de 1844/45, et en disant que ce Marx était plus proche de ses oeuvres à lui, tout en maintenant ses critiques à propos des autres oeuvres de Marx, se situe dans le courant qui, aujourd'hui, a reçu un nouveau regain d'actualité, le courant althussérien de l'interprétation du marxisme, pour lequel il y a une coupure épistémologique entre les manuscrits d'avant 1845 et ceux d'après 1845, ce qui permet à de Man d'accepter bon nombre de choses qu'il trouve dans les textes de 1844, tout en maintenant ferme sa critique au sujet des textes ultérieurs.

C'est un débat qui déborde du sujet dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. C'est celui de l'interprétation de Marx et de la continuité de la pensée de Marx. A ce sujet, j'ai quelques opinions personnelles, mais je crois que cela déborderait le sujet du débat que nous avons entamé.

Ivo RENS. - Nous aurons l'occasion de revenir sur ce problème, à propos des autres points que vous avez vous-même soulevés. Je considère comme terminé le débat sur ce premier point du rapport de M. Desolre, et j'ouvre le débat sur le second point, traité aux pages 6 à 9 du même rapport, à savoir la caractérisation du kautskysme comme un "fatalisme optimiste". Le problème qui me paraît être derrière cet intitulé du sous-chapitre de M. Desolre, c'est de rechercher dans quelle mesure Kautsky s'est éloigné de la pensée marxienne, et de déterminer dans quelle mesure la critique demanienne porte exclusivement sur un certain marxisme ou sur le marxisme en général.

Michel BRELAZ. - J'ai déjà dit que je n'étais pas d'accord sur bien des points avec M. Desolre. C'est de nouveau le cas. De même qu'il ne me paraît pas exact de dire que la critique d'Henri de Man porte sur un marxisme monolithique, car elle porte en fait sur toutes sortes de marxismes, que ce soit le kautskysme ou le révisionnisme, le marxisme vulgaire ou le marxisme pur, pour reprendre la distinction que faisait de Man, je ne pense pas non plus qu'on puisse couper le kautskysme de Marx ou du marxisme. Dans l'analyse que M. Desolre fait, il sépare Kautsky de Marx et dit en somme que le kautskysme n'est pas le marxisme. Certes, le kautskysme n'est pas tout le marxisme. Mais le propre d'une variété est de se définir par rapport à l'espèce qu'avec d'autres variétés elle constitue. Prenons le fatalisme optimiste, qui est, selon M. Desolre, la première caractéristique du kautskysme. Pour moi, ce fatalisme est basé sur le déterminisme historique et se retrouve, mutatis mutandis, jusque chez Marx. De Man n'a d'ailleurs jamais prétendu que Marx méritait le reproche de fatalisme. Il reconnaît que Marx n'a jamais attendu la révolution l'arme au pied, comme si elle devait se produire automatiquement. Il n'a jamais nié non plus que, selon Marx, la volonté humaine intervenait dans le processus révolutionnaire. "Il saute aux yeux, écrit-il, que Marx n'a jamais entendu préconiser le fatalisme, qui consisterait pour le prolétariat à attendre passivement la catastrophe économique du capitalisme".

Cela dit, de Man reproche à Marx un autre fatalisme, qui est ce qu'il appelle le fatalisme des buts logiques et inéluctables, qui consiste à faire l'analyse du mouvement social, de l'évolution économique du régime capitaliste et d'en déduire un certain nombre de "lois tendanciennes". De ces lois découlent nécessairement certains buts, et par conséquent, selon Marx, il suffit de connaître les unes et les autres et d'agir en conséquence pour participer de cette évolution. De nombreux textes de Marx attestent que l'intelligence et la liberté vraies sont en réalité des actes liés aux conditions déterminantes selon lesquelles "la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat".

De même, Le Capital montre que le capitalisme évolue nécessairement vers son effondrement. Marx considérerait que "la coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ne pouvait être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que praxis révolutionnaire. Si elle veut être efficace, la praxis ne peut pas être anti-révolutionnaire; elle doit aller dans le sens des lois découvertes par Marx. Par conséquent, la volonté révolutionnaire, chez Marx, est prédéterminée par un ensemble de conditions économiques. Certes les circonstances sont transformées par l'homme, l'éducateur est éduqué, mais toujours dans des limites et des conditions déterminées, matérielles et indépendantes de la volonté humaine. La liberté, chez Marx, pour reprendre la formule célèbre d'Engels, est l'intellection de la nécessité. J'aimerais rappeler ici une citation, qui est, à mon avis au cœur de l'analyse marxienne du déterminisme économique, et qui est tirée de la préface à la Critique de l'économie politique : "Le résultat général auquel j'arrivai, (écrit Marx), et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles (...). Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience".

Peter DODGE. - (Intervention originale en anglais.)

Il me semble qu'il faut faire une distinction entre ce que le marxisme, le néo-marxisme, le marxisme révisé, ou quelle que soit sa forme, entendent par volontarisme et ce que de Man lui-même entendait par là. Dans le premier cas, le cas du marxisme, le volontarisme se réfère à la capacité de l'homme d'accélérer ou d'accepter ou de refuser, autant que cela est en son pouvoir, un cours historique prédéterminé. L'homme peut accélérer l'histoire. L'homme peut se montrer réticent envers le cours de l'histoire. Mais, dans un cas ou dans l'autre, le seul

effet de son action est d'influencer le rythme d'un mouvement inévitable. Il me semble qu'avec le volontarisme demanien, la situation est toute différente. Selon de Man, au lieu d'avoir seulement le choix entre l'acceptation ou le refus, l'homme peut, à un moment donné, déterminer ce qu'il doit faire, face à certaines circonstances.

Je suis d'accord quant à la plupart des commentaires sur le fait que le kautskysme impliquait une passivité de l'homme, une incapacité, une fatalité et que cela n'est pas vraiment en accord avec Marx et plus spécialement avec les manuscrits de jeunesse de Marx. Mais je pense que même l'interprétation la plus élaborée de Marx est tout à fait différente de ce que de Man avait à dire en ce qui concerne la possibilité du choix dans l'histoire.

Alain-Gérard SLAMA. - Je veux bien que de Man, au lieu de répondre directement à Marx, soit passé par le détour de Kautsky. Cela dit, en admettant même que le volontarisme révolutionnaire nié par Kautsky soit effectivement dans Marx, il me semble que la critique demanienne porte moins sur l'existence, ou la non-existence de ce volontarisme, que sur la direction qu'il convient de lui donner. Toute la pensée d'Henri de Man me semble précisément aboutir à dépasser le dilemme volontarisme/réformisme dans lequel la pensée marxiste a tendu à s'enfermer, faute que Marx lui-même ait répondu à la question. Sa critique n'est donc pas seulement, me semble-t-il, une critique du marxisme en acte, mais bien aussi une critique du marxisme théorique. De même que les révisionnistes des démocraties populaires ont cherché depuis vingt ans à intégrer dans le marxisme les apports de la pensée démocratique, de même de Man a été tributaire, non seulement des courants marxistes autres que le marxisme proprement dit, mais aussi des courants de pensée socialiste qui ont tenté de se rapprocher, avant 1914, du nationalisme, et de certains courants de pensée du lendemain de la guerre, comme la doctrine de Rathenau, ainsi que M. Dauphin-Meunier l'a montré dans son rapport. Je crains donc que la démarche consistant à situer de Man uniquement en fonction du kautskysme ne soit excessivement

réductrice, et qu'elle ne tende à sous-estimer ce que le marxisme d'Henri de Man avait de puissamment syncrétique et assimilateur.

Georges LEFRANC. - Je me demande, en tant qu'historien, si parmi nos amis belges présents quelqu'un ne pourrait pas nous apporter un témoignage sur l'orientation de l'enseignement donné par Henri de Man à la tête de la Centrale d'éducation ouvrière, avant la guerre de 1914, en Belgique.

Léo MAGITS. - Je doute de pouvoir donner un témoignage circonstancié. J'ai suivi, avant 1914, encore tout jeune, quelques cours de formation militante organisés par un comité local d'éducation ouvrière. Pour autant que je me rappelle, les cours étaient conçus dans un esprit marxiste. De Man donnait une analyse de la société, des classes et de la lutte des classes, mais il ne traitait pas le marxisme comme une théorie d'ensemble.

Franz GROSSE. - Il semble qu'une question n'ait pas encore été posée. Peut-être est-ce parce qu'on n'y a pas trouvé de réponse. C'est la question de savoir quel socialisme voulait Henri de Man? Que comprenait-il par ce terme ?

Ivo RENS. - C'est une question qui dépasse de beaucoup le problème très précis que nous discutons actuellement.

Gust de MUYNCK. - Je voudrais essayer de répondre à la question que M. Grosse a posée : Quelle espèce de socialisme voulait de Man ? Je crois pouvoir l'expliquer de manière plutôt lapidaire. De Man disait, et il en faisait le mobile de son action de militant, que pour les marxistes le socialisme était une exigence vis-à-vis de la

société. Mais pour de Man lui-même, le socialisme était une exigence envers soi-même. Toute la différence se trouve, je crois, entre cette conception et la vieille conception des marxistes qui réclamaient de la société toutes les réformes possibles et nécessaires, sans devoir y ajouter leur action personnelle. De Man a, je crois, souligné l'importance de la contribution personnelle au développement et même à l'évolution du mouvement socialiste.

Madeleine GRAWITZ. - Je répondrai brièvement à l'intervention de M. de Muynck, qui rejoint le problème posé avant par M. Slama. Sur le plan du déterminisme on peut rappeler cette fameuse phrase de Marx : les hommes font l'histoire, mais ils ne savent pas qu'ils la font. Je pense que le propre d'Henri de Man a été d'essayer d'ajouter à ce déterminisme le fait de faire prendre conscience aux hommes qu'ils peuvent faire l'histoire. Nous rejoignons ici le débat actuel entre sociologues sur le rapport entre la sociologie, qui permet aux jeunes d'aujourd'hui de renvoyer à des problèmes collectifs, dans lesquels ils ne sont pas forcément eux-mêmes impliqués, et la psychologie sociale, qui signifie d'abord qu'on se remette soi-même en question. C'est le problème dont vient de parler M. de Muynck. Il s'agit d'une exigence non seulement vis-à-vis de la société, mais vis-à-vis de soi-même. On reproche parfois à de Man de n'avoir pas été assez exigeant sur les conditions objectives ; il l'a fait uniquement parce qu'il fallait à ce moment-là insister sur les exigences subjectives, c'est-à-dire vis-à-vis de soi-même.

Ivo RENS. - Si personne ne désire s'exprimer à ce sujet, je donne la parole à M. Desolre pour répondre à quelques-unes des questions.

Guy DESOLRE. - Il y a quelque chose d'assez paradoxal dans le tour que ces débats ont pris. Dans le premier tour de parole, il m'a été plus ou moins reproché de dire que de Man faisait la critique du marxisme. Maintenant, dans ce deuxième tour de parole, toutes les interventions affirmaient que le fatalisme et le déterminisme que de Man critique se trouvent précisément déjà chez Marx. Je me permets de dire qu'il y a certaines contradictions entre les interventions du premier tour de parole et celles qui ont été faites pendant le deuxième tour. Sur le fatalisme optimiste et le déterminisme économique, ce que de Man appelle dans ses ouvrages, à certains moments, le catastrophisme : je crois qu'on trouve dans Au delà du marxisme une critique d'un certain catastrophisme économique. De Man critique une conception selon laquelle l'ordre économique aboutira à une crise d'ordre économique. Il appelle cela le catastrophisme économique des marxistes, qui conduira inévitablement à la révolution sociale (H. de Man, Au delà du marxisme, Bruxelles, L'Eglantine, 1927, p. 354).

Concernant Kautsky et ce qu'on appelle parfois le libre-arbitre, il est évident que Kautsky ne nie pas l'existence d'une volonté. Mais il affirme que cette volonté est déterminée, totalement déterminée et, de fait, il anéantit cette volonté. J'ai donné quelques références dans mon rapport. Tout à l'heure, je reviendrai à Marx, pour insister sur l'écart qui existe entre cette conception, et celle de Marx.

M. Brélaz a insisté sur la formule du Manifeste communiste qui dit que la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat. Evidemment, le Manifeste communiste est un texte court, ramassé, et je crois qu'il est nécessaire d'interpréter certaines formules. Quand Marx parle de la lutte des classes, il parle, dans divers textes, de la lutte des classes dans un sens différent.

Quand il dit, et parfois dans les mêmes textes, que l'histoire a été l'histoire de la lutte des classes, et que la lutte des classes est le "moteur de l'histoire", il insiste sur l'existence comme données objectives des classes et de la lutte entre ces classes. Mais quand il parle d'une lutte des classes qui conduit à la dictature du prolétariat, Marx ne parle pas de la lutte des classes au sens générique du terme, mais d'une lutte des classes bien particulière, à savoir la lutte politique de classes. Toute lutte de classes n'est pas une lutte politique de classes. La lutte de classes n'est une lutte politique de classes qu'à partir du moment où elle atteint un certain niveau, celui de l'affrontement de classe à classe, où elle n'est pas seulement une lutte de groupes ou d'individus appartenant à une classe, contre des groupes ou des individus appartenant à une autre classe. La lutte politique de classes est un certain stade atteint par la lutte de classes, stade qui nécessite une certaine conscience qui doit nécessairement être acquise suite à la lutte qui précède, suite à l'éducation au travers de l'action, et suite à l'éducation au travers du parti.

C'est cela la lutte de classes qui conduit "nécessairement" à un certain ordre des choses, sinon elle ne conduit bien évidemment pas nécessairement à cet ordre de choses nouveau.

Au sujet des conditions déterminées dont parle Marx, je voudrais insister sur le fait que de Man parle lui-même aussi de conditions déterminées, dans lesquelles les actes de volition ont lieu et dans lesquelles l'homme intervient. Je ne crois pas que ce soit à ce niveau que se situe la différence. Je crois plus intéressant de reprendre, pour examiner ces différences, le texte difficile, souvent vulgarisé et simplifié, de Zur Kritik ... de 1857, au sujet des rapports sociaux de production dans lesquels se trouvent les gens à certains moments dans le cadre de la production de leur existence matérielle.

Dans ce texte, qui est très loin d'un déterminisme économique, Marx affirme que ce n'est pas la conscience qui détermine l'ordre social, mais l'être social qui détermine la conscience. C'est autre chose que les circonstances économiques. L'être social, ce sont les rapports sociaux (de production et autres). Ce ne sont pas les forces productives, mais c'est ce qui structure les forces productives, c'est la structure économique de la société, ce sont les rapports de la production. C'est tout autre chose que le donné brut, qui est le développement économique atteint à un certain moment.

Au sujet de l'intervention de la volonté du parti et de l'organisation, car c'est ce qui fonde chez Marx la théorie du parti, et c'est pour cela que Marx n'est pas un fataliste économique, je voudrais rappeler un texte de Marx, de 1870, à propos de l'Irlande, adressé par Marx à la Première Internationale. Dans ce texte, il insiste sur le fait qu'il sera très difficile de faire progresser les Anglais, qui sont chauvins et ne comprennent pas le problème irlandais, qu'ils n'y arriveront pas d'eux-mêmes, et que l'Internationale doit peser de tout son poids pour intervenir et faire comprendre le problème aux travailleurs anglais.

Ce texte et d'autres encore montrent l'importance du facteur "subjectif", c'est-à-dire de l'intervention de l'organisation et du parti, qui précisément résulte du fait que, pour Marx, il n'y a pas de fatalisme qui conduit automatiquement à un certain développement inexorable.

M. Dodge a fait une intervention extrêmement intéressante à propos du volontarisme, en distinguant le volontarisme dans le marxisme, et le volontarisme d'Henri de Man. Je voudrais m'expliquer à propos du volontarisme, dont j'ai parlé dans mon rapport. Le terme de volontarisme que j'ai utilisé, c'est la notion marxiste du volontarisme, à savoir

un volontarisme qui raccourcit les échéances historiques par l'intervention de la volonté. Le volontarisme interprété de cette manière, c'est ce que parfois on appelle la doctrine selon laquelle les cadres décident de tout; les cadres peuvent intervenir à tout moment; volontarisme dont on connaît certains exemples dans le maoïsme, la révolution culturelle, etc...

Le volontarisme auquel on fait allusion à propos d'Henri de Man, c'est un volontarisme différent. C'est pourquoi, personnellement, je n'ai pas utilisé le concept de volontarisme à propos d'Henri de Man et que j'ai utilisé d'autres concepts, parce que chez de Man, il s'agit au contraire d'une théorie, selon laquelle les échéances historiques ne sont pas rapprochées, mais reportées à plus loin, du moins dans le premier temps de la critique que de Man fait du marxisme, étant donné que non seulement les conditions économiques, selon de Man, ne sont pas mûres, mais que de plus la conscience est retardataire, et qu'il faut faire tout un travail supplémentaire.

Enfin, je voudrais faire une remarque au sujet de l'intervention de Mme Grawitz disant que les hommes font l'histoire sans savoir qu'ils la font. C'est la formule que Marx utilise quand il parle de la préhistoire de l'histoire. La préhistoire de l'histoire, c'est la période pendant laquelle, l'homme est aliéné et fait l'histoire sans savoir qu'il la fait. Le marxisme veut faire prendre conscience aux hommes, précisément pour une raison très simple, si on y réfléchit bien, c'est que la révolution socialiste, dans la conception marxienne, est la révolution la plus exigeante, la plus difficile à faire, parce que c'est une révolution pour laquelle il n'y a pas encore de mode de production qui existe d'avance, pour laquelle il suffirait de faire une simple révolution politique. Au contraire, il s'agit de faire et une révolution politique et une révolution sociale, et de bâtir un nouveau mode de production. C'est pourquoi il est impossible de faire le so-

cialisme, selon le marxisme, sans faire sortir les hommes de la préhistoire, de leur propre histoire. Cette formule est, à mon avis, une formule profondément marxienne et marxiste.

Miklós MOLNAR. - Il y a deux points que je voudrais relever.

Premièrement, nous constatons tous que, même si l'on discute de Kautsky, et de de Man, on se voit toujours renvoyé à Marx. De vieilles discussions se raniment qui concernent davantage la pensée de Marx en elle-même que la pensée de ceux qui l'ont interprétée. Peut-être pourra-t-on quand même éviter de transformer la discussion en une polémique sur Marx qui n'a pas vraiment été préparée. En effet les excellents rapports préliminaires portent sur des aspects de loin postérieurs à la genèse des idées de Marx. Il y a cependant un point qu'il faut encore mentionner à propos de Marx. C'est que nous avons souvent tendance à séparer l'idée de l'histoire. Certes le Marx de 1845, celui de 1848 ou des années 50 etc., c'est toujours la même personne, c'est toujours le même Marx, mais tout en étant différent de ce qu'il avait été auparavant. Ses textes ne constituent pas des monuments gravés, sculptés pour toujours, mais ils correspondent à des circonstances dans lesquelles il vivait. Vous venez de citer l'exemple d'un texte de Marx sur le problème de l'Irlande. Le problème de l'Irlande se situe dans un moment très précis de l'histoire de Marx et de l'Internationale. C'est un mouvement tactique chez Marx. Il a sans doute toujours eu de la sympathie pour le gouvernement des fenians irlandais. Mais c'est à cause de l'effondrement des sections anglaises qu'il s'y intéresse davantage et qu'il veut s'y accrocher. Cela n'a pas forcément grand-chose à voir avec sa pensée politique, sa philosophie de l'histoire, son déterminisme ou l'absence de déterminisme dans sa pensée. Marx n'était pas seulement un philosophe qui rêvait dans la salle de lecture du British Museum, mais un homme engagé. Il y a beaucoup de textes qui relèvent de son action et dans lesquels on ne trouve pas le Marx déterministe.

Toute cette discussion est d'ailleurs insoluble pour l'historien. Que Marx considérait l'action politique comme indispensable, inséparable du mouvement ouvrier, qu'il voulait que les hommes interviennent dans l'histoire, qu'ils agissent, c'est absolument clair. En revanche que cela signifie que Marx n'était pas déterministe, c'est une autre question. Et les arguments qui portent sur le mouvement ouvrier sont ici à côté du problème. Peut-être la notion chère à F. Braudel de voir l'histoire en plusieurs temps, pourrait nous être utile pour séparer le Marx de la courte durée, le Marx homme d'action, du Marx dans sa pensée fondamentale qui porte, elle, sur les problèmes de longue durée.

Guy DESOLRE. - L'intervention de M. Molnar aboutit à séparer deux Marx, non plus cette fois un Marx jeune et un Marx du stade de la maturité, mais un Marx théoricien qui serait déterministe, et un Marx politicien ou homme d'action, qui oublie à certains moments qu'il est déterministe.

Miklós MOLNAR. - Je sépare les deux temps, pas l'homme.

Guy DESOLRE. - Nous aurions donc deux temporalités différentes, à l'intérieur du même moment. Je ne crois pas qu'on puisse partager cette thèse, parce que je crois qu'on trouverait bon nombre d'autres interventions ou de citations de Marx, y compris au niveau de la théorie, au niveau de toute l'action de l'Internationale qui n'a pas été de si courte durée, jusqu'au congrès de la Haye, et les interventions de Marx à ce Congrès, qui avaient, non pas seulement au niveau de la tactique politique mais y compris au niveau théorique, une importance beaucoup plus grande que le texte que j'ai cité, lequel garde pourtant, je crois, son importance à propos de la question irlandaise, qui était une des préoccupations fondamentales de Marx pendant une très longue période. Je crois que cette séparation, ce Marx en deux temps, ne peut pas être maintenue.

Miklós MOLNAR. - Je ne suis pas d'accord, cela va de soi.

Maurits NAESSENS. - La discussion devient stérile. Nous devons avancer. Le volontarisme de Marx est pour moi aussi évident que le volontarisme d'Henri de Man. "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !", tel était l'appel volontariste du Manifeste Communiste. Après les expériences de Russie, le "Grand Soir forgé", que ce soit à la façon de Kautsky, ou de Bernstein aboutit au néant du socialisme. Le respect de l'homme, la fraternité humaine, telles sont les normes proposées par Marx et par de Man comme finalités du mouvement.

L'apport d'Henri de Man, tel que, comme propagandiste du Plan du travail, je l'ai toujours vu, c'est que nous devons commencer par vivre en tant que socialistes, en tant que frères. Nous devons d'abord tendre au perfectionnement personnel et, en même temps, servir les autres, servir la communauté. La thèse d'Henri de Man, à mon avis, c'est qu'il n'y aura plus jamais de Grand Soir. Je crois qu'il ne le dit nulle part, mais c'est ainsi que je l'ai compris, car il s'agit toujours d'une autocritique. Les hommes ne sont que les hommes. N'oublions pas que de Man a intégré dans la lutte pour le socialisme une somme des sciences humaines de son temps. C'est cela qui rend d'ailleurs de Man particulièrement grand : c'est une lutte sans fin. M. Desolre dit que c'est une question d'étapes. En fait, chez de Man, c'est sans fin : la lutte pour le socialisme est une lutte contre soi-même et pour la communauté. Encore qu'on retrouve du déterminisme également chez de Man : le Plan devait résoudre beaucoup de choses, de même si on lit certains de ses écrits de la guerre, où il attend désespérément la fin de la guerre, même si ce doit être sous Hitler - mais Hitler mourra - car sa doctrine sera résorbée dans l'Europe, et alors le socialisme pourra se réaliser et nous ne serons plus au service des puissances d'argent. Même dans ses écrits d'après la guerre, tout à la fin, où

un peu comme Werner Sombart il voit survenir le déclin, où il identifie peut-être sa vie à sa doctrine, où il devient désespéré, malgré la lueur d'espoir qu'il met à la fin de son ouvrage. Je m'excuse de m'attarder à ces choses, qui peuvent paraître sentimentales à des hommes de science. Mais, Marx, Kautsky, de Man ont voulu le socialisme. Ils étaient tous les trois volontaristes.

Ce que de Man attaquait, c'est que le prolétariat, plus particulièrement en Allemagne où les lois sociales étaient plus avancées, avait une certaine tendance à l'embourgeoisement, à l'enlissement, à l'attente du Grand Soir comme solution de facilité. On ne créait plus de valeurs culturelles, plus de nouvelles valeurs. C'est à ce moment-là que s'est posé le problème humain, qui, à mon avis, est le sens concret et l'émanation de toutes les sciences humaines, qui commencent à se développer. De Man posait ce problème.

Je crois que nous ne devons pas continuer cette discussion. On peut en tirer toutes sortes de conclusions de tous genres, mais nous n'avancerons pas.

Ivo RENS. - Je vous remercie. Je pense qu'il était quand même nécessaire d'avoir cette discussion, mais mon intention aussi était de la clôturer rapidement.

Charles RIHS. - L'intervention de M. Molnar sur divers points du rapport de M. Desolre me porte à faire une observation. Il me semble qu'on n'a pas suffisamment distingué dans ce débat l'aspect stratégique, la méthode révolutionnaire, de la philosophie sociale de Marx. Tant que cette distinction n'aura pas été faite, toutes les confusions seront possibles. Ces confusions en effet ont existé et subsisté jusqu'à Staline, et concernant Staline lui-même. Les grandes polémiques de la Deuxième Internationale, par exemple, visaient beaucoup plus

la stratégie que la philosophie de l'histoire ou le devenir historique.

La thèse de la coexistence des deux Marx, le stratège et le philosophe, étant admise, il est indéniable que dans les diverses critiques d'Henri de Man, c'est le Marx de la méthode qui domine. Kautsky, de même, fut beaucoup plus préoccupé et intéressé, comme porte-parole, à définir la méthode révolutionnaire de Marx plutôt que sa philosophie sociale qu'il était inopportun de discuter à ce moment-là. Les rapports qui ont été présentés ne précisent pas assez, je crois, ce qui dans la critique d'Henri de Man concernant Marx et le marxisme a trait à la stratégie, qui fut le principal souci du socialisme jusqu'à Staline, et ce qui touche à la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire aux objectifs. Or, les objectifs sont relativement ténus dans les travaux de Marx, ce qui ne l'est pas en revanche, ce sont les moyens pour les réaliser.

Marx en effet a livré toute sa pensée sur la méthode, tandis qu'il a dit peu de chose sur ce que devrait être la société future, se refusant même à pronostiquer l'avènement d'une société communiste. Un communiste, d'après lui, est un révolutionnaire ; une société communiste, une société sans classes : C'est une définition réduite et vague. Il importe donc absolument de distinguer dans Marx, le stratège de la révolution, soucieux de méthode, du philosophe de l'histoire, préoccupé d'organiser la société à venir. Une fois sortie de sa préhistoire, l'humanité commencera son histoire, la phase révolutionnaire sera terminée, elle n'aura plus sa raison d'être. Cette distinction est essentielle à la compréhension de Kautsky, de la Deuxième Internationale, des scissions au temps de Lénine et de Staline, et également des points de vue d'aujourd'hui. De Man a souvent confondu l'interprétation du processus des révolutions chez Marx avec un certain finalisme, suivant une explication déterministe ou dialectique. Encore une fois, la préoccupation majeure de Marx fut la stratégie, bien plus que la philosophie du devenir, qu'il n'a jamais vraiment définie.

Ivo RENS. - Je considère la discussion comme terminée, sur ce problème. Nous abordons le troisième point traité par M. Desolre aux pages 9 à 11 de son rapport, à savoir la caractérisation du marxisme critiqué par Henri de Man comme "positivisme kautskyste".

Michel BRELAZ. - M. Desolre dit que l'idée centrale du positivisme est l'incompréhension de la spécificité des sciences sociales, c'est-à-dire que le positivisme confondrait, en quelque sorte, les lois qui régissent le développement des sciences sociales et les lois qui régissent le développement des sciences naturelles. Je ne voudrais pas transformer le débat en un échange de citations. Mais j'aimerais remarquer encore une fois que cette idée positiviste de Kautsky se retrouve de nouveau chez Marx. Je vous cite un extrait des Manuscrits de 1844, où il est dit : "Un jour les sciences de la nature engloberont la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobera les sciences de la nature et il n'y aura qu'une seule science." Vous m'objecterez qu'il s'agit d'un texte de 1844, mais on pourrait en trouver d'autres qui confirment ce point de vue, car il me semble qu'il y a sur ce point, chez Marx, continuité parfaite, et que, jusqu'au bout, son idée est en fait de dépasser la philosophie et de nier la spécificité des sciences sociales.

Jacques GRINEVALD. - Je suis très heureux que M. Brélaz ait fait cette citation sur les relations entre la nature et la culture, car, me semble-t-il, c'est vraiment la meilleure citation de Karl Marx. Elle laisse penser que Marx entrevoit un dépassement du positivisme, lequel s'exprime aussi dans la distinction radicale entre la nature et la culture. J'ai l'impression que Marx, dans la phrase que M. Brélaz vient de citer, cherche au contraire une sorte de réconciliation de cette énorme coupure, propre à l'Occident, de la nature et de la culture. Cette phrase est d'ailleurs citée dans un ouvrage

récent d'Edgar Morin : Le paradigme perdu : la nature humaine. On peut en effet essayer de retrouver dans les textes de Marx de 1844 un retour à l'insertion de l'homme dans son milieu naturel, et notamment le développement de cette idée d'un homme générique, avec toutes ses potentialités, et pas seulement une naturalisation de l'homme, mais une homminisation de la nature.

Guy DESOLRE. - Marx, vers 1844, entreprend la critique d'un matérialisme mécaniste entre tous, à savoir celui de Feuerbach. C'est dans le cadre de cette critique de Feuerbach que Marx fait la critique de la conception qu'on a de la nature et de celle de l'homme. Je suis d'accord avec l'intervention de M. Grinevald. Je crois qu'on ne peut pas concevoir que Marx interprétait dans les manuscrits de 1844 cette réconciliation entre science de la nature et science de l'homme, comme une assimilation des sciences de l'homme aux sciences de la nature. La critique que de Man fait à propos du marxisme, et la critique qu'il fait à propos du kautskysme, c'est la critique d'une théorie qui assimile les sciences de l'homme aux sciences dites exactes, aux sciences de la nature, etc... Il y a à un certain moment - non pas dans Au delà du marxisme mais dans L'Idée socialiste - un passage extrêmement intéressant où de Man cite Trotsky. Dans L'Idée socialiste, de Man dit : "Trotsky, par exemple, à côté de la tendance qui considère la science comme au service des intérêts de la classe dominante, admet aussi une autre tendance, celle qui présente la science comme adonnée à des tâches universellement humaines, étrangères aux intérêts des classes. C'est ce dernier cas qui représente pour lui la conscience et l'objectivité proprement scientifique. Il y rattache une classification basée sur le degré auquel elles ont subi l'influence des intérêts bourgeois. Ce sont l'économie politique et la philosophie spéculative qui s'en tirent le moins bien, l'économie parce qu'elle est trop près des intérêts pratiques, la philosophie parce qu'elle peut facilement se soustraire aux exigences de la concrétisation et de l'objectivité. La

meilleure place revient à la physique, à la chimie, aux sciences naturelles, où prédominent les tâches actives de la conquête de la nature".

En faisant cette distinction à la suite de Trotsky, de Man s'en prend à toute cette tendance à l'intérieur du marxisme qui, à la suite de Kautsky, et qu'on retrouvera d'ailleurs dans le stalinisme, assimile sciences humaines et sciences de la nature, mais dans le sens de considérer qu'il y a des sciences bourgeoises : la science de la physique bourgeoise, de la biologie bourgeoise, etc... Vous connaissez toutes ces théories qui ont été développées à l'époque de Lyssenko, etc. Nous avons, chez de Man, une critique d'une certaine conception des sciences, une certaine conception des sciences de la nature et des sciences humaines, qui est tout à la fois une critique du positivisme et une critique d'un certain totalitarisme stalinien, que l'on retrouvait d'ailleurs, d'une certaine manière, dans cette thèse écrite de Kautsky, notamment l'écrit sur Les trois sources du marxisme, l'oeuvre historique de Marx, qui date de 1907.

Michel BRELAZ. - Je suis tout à fait d'accord en ce qui concerne l'idée de l'homme générique dont M. Grinevald a parlé. On la trouve également chez de Man et chez beaucoup de socialistes. Le problème n'est donc pas, chez de Man, la négation de l'homme générique, bien au contraire ; ce qu'il conteste, c'est précisément qu'on puisse supprimer la distinction entre sciences sociales et sciences naturelles. Il est possible que la critique d'Henri de Man sur ce point visait le positivisme kautskyste, voire le stalinien. Mais il n'en pensait pas moins qu'à l'origine déjà l'assimilation erronée des sciences sociales aux sciences naturelles avait conduit Marx à accentuer son déterminisme et à exagérer l'assimilation des lois régissant les sciences sociales aux lois régissant les sciences naturelles. C'est là que de Man se distingue le plus de Marx : il y a pour lui une coupure radicale entre les sciences naturelles et les sciences sociales, tandis que chez Marx,

Engels ou Lénine, on retrouve constamment la négation de la spécificité des sciences sociales, par exemple dans Matérialisme et empiriocriticisme : "L'élimination du "dualisme de l'esprit et du corps" par le matérialisme (c'est-à-dire le monisme matérialiste) consiste en ce que l'esprit n'ayant pas d'existence indépendante du corps, est un facteur secondaire, une fonction du cerveau, l'image du monde extérieur". Et dans l'Anti-Dühring : "De toute l'ancienne philosophie, il ne reste plus alors à l'état indépendant que la doctrine de la pensée et de ses lois, la logique formelle et la dialectique. Tout le reste se résout dans la science positive de la nature et de l'histoire."

Guy DESOLRE. - M. Brélaz à raison, on trouvera toute une série de prises de positions d'Engels dans ce sens et de Lénine également. A partir d'un premier texte d'une certaine envergure de Lénine, Ce que sont les amis du peuple (1893), celui-ci dit exactement la même chose que ce Kautsky dit à la même époque et dira plus tard : Marx est venu, et Marx a compris que les sciences humaines ne sont pas spécifiques, qu'il y a des lois dans les sciences humaines, de même nature que dans les sciences de la nature. On trouve, effectivement, tout cela chez Engels et Lénine.

„Ce que j'ai voulu dire, c'est que le fait qu'on y trouve cela ne légitime pas une interprétation de Marx, selon laquelle on trouve chez Marx lui-même ce positivisme. Au contraire, on trouve chez Marx cette tentative d'englober toute l'histoire du cosmos dans une histoire de l'homme.

Achille DAUPHIN-MEUNIER . - Je voudrais faire écho à ce qu'a dit notre camarade, M. Naessens, tout à l'heure. Nous entendons beaucoup parler de Kautsky et de Marx, mais fort peu d'Henri de Man. Je voudrais qu'on revînt à Henri de Man, en précisant que, dans sa vie

et d'après lui-même, il y eut plusieurs phases. Retenons-en simplement deux, ce matin : de 1902 à son entrée dans la Jeune Garde jusqu'en 1914 ; puis de 1914 aux années 1930.

Dans la première phase de sa vie, de Man va vivre sous la direction de Mehring, dans un milieu qui - apparemment - est un milieu de marxistes orthodoxes ; lui-même, grisé par Kautsky, se déclare comme tel. Mais en même temps, il ne faut pas l'oublier, il fréquente des hommes comme Radek, Trotsky ou Rosa Luxemburg, qui appartiennent à la gauche marxiste, non orthodoxe. C'est intéressant : cela veut dire qu'au travers du kautskysme il accepte tout l'enseignement de Marx économiste, sans le discuter, tout en se laissant séduire par un certain gauchisme.

C'est le moment où Hilferding prépare le Capital financier, où Rosa Luxemburg entreprend ses travaux sur l'accumulation du capital, où Trotsky dégage une nouvelle stratégie marxiste qui l'opposera un moment donné à Lénine, au sein du parti social-démocrate russe.

De Man est jeune, il est militant, il veut changer la société. De l'enseignement qu'il reçoit, il retient deux choses : la notion de lutte des classes sous la forme la plus élémentaire et c'est cette forme qu'il va enseigner à ses camarades belges, parce que, quand on est jeune, on ne va pas entrer dans une analyse subtile des classes, des motivations et des particularités de leurs oppositions. Un militant n'est pas un professeur de sociologie. Il s'inspire d'images simples et ce sont ces images qu'il impose à son tour dans son combat.

La deuxième notion que de Man retient est celle du matérialisme historique, et là encore sous sa forme la plus grossière. Parce qu'on est engagé dans un combat social, il faut des idées-force qui frappent. De Man accepte sans les discuter celles de l'orthodoxie marxiste dans la mesure où elles fortifient son activisme gauchiste. Dans son oeuvre écrite avant 1914, par exemple, rien ne permet de croire

qu'il se soit intéressé à l'influence de Feuerbach sur la conception matérialiste de l'histoire de Marx.

La deuxième phase de la vie intellectuelle d' Henri de Man s'ouvre en 1914. Désillusionné par l'échec de l'Internationale Socialiste puisqu'il a participé aux débats des 28-29 juillet 1914, vite déçu devant l'évolution de la révolution russe qu'il a connue directement en 1917, de Man s'est rendu compte de l'inefficacité des idées-force qui l'avaient animé, qu'il avait voulu inculquer à ses camarades : on ne fera pas la révolution, puisque c'est la guerre ; ceux qui prétendaient faire la révolution s'enlisent dans "l'union sacrée". Il a donc cherché autre chose, et dans des milieux qui n'avaient rien à voir avec le milieu marxiste traditionnel. Par exemple - ça n'a été indiqué dans aucun rapport - il est entré en relations avec Martin Buber, l'historien du hassidisme, du mysticisme juif. Il a lu les livres et suivi l'action de Rathenau, et s'est lié avec ceux qui se prétendaient ses disciples, Wissel et von Möllendorf. Plus tard, il découvrira un Marx qui était inconnu de Kautsky lui-même, le Marx de 1844, qui justifie son rejet du marxisme vulgaire. De Man insistera sur les facteurs psychologiques, sur le sens de la dignité humaine, sur l'apport des religions dans son interprétation de l'histoire, non seulement du mouvement ouvrier, mais de toute civilisation. Au delà du marxisme, conscient de ce que l'essence de la révolution est une organisation nouvelle, il concevra une stratégie originale, celle du Plan du Travail.

De Kautsky et de Marx, nous pouvons discuter à perte de vue, mais ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est de Man, tel que nous l'avons connu. Si un certain nombre d'hommes se trouvent rassemblés ici, à Genève, c'est parce qu'ils entendent évoquer l'oeuvre et la vie de cet homme élégant, généreux, réservé. Tout à l'heure, reprenant le titre donné par ses pairs à Barbey d'Aurevilly, M. Lefranc disait que de Man n'était pas un caporal, mais un connétable de la pensée. C'est à ce connétable que nous devrions revenir. (Applaudissements).

Ivo RENS. - Votre président doit essayer de se justifier car il a l'impression que certaines critiques, modérées certes, mais critiques quand même, lui sont adressées. Le dépassement ou la critique du marxisme tient une place très importante dans l'évolution de la pensée d'Henri de Man. M. Desolre a abordé de Man sous cet angle en précisant que le marxisme critiqué par de Man était une forme de marxisme particulièrement sclérosée et même infidèle. Le problème est donc posé de savoir quel marxisme de Man avait critiqué et dans quelle mesure il avait critiqué la pensée de Marx. Je pense donc qu'il est inévitable d'aborder le problème de l'authenticité du marxisme critiqué par de Man. Bien sûr, après nous être interrogés sur le contenu du marxisme que de Man a critiqué, nous aborderons les apports constructifs d'Henri de Man. Voilà la procédure que je vous ai proposée ce matin. Vous l'avez acceptée, donc, sauf objection massive et quasi unanime, je suis obligé de m'y tenir.

Madeleine GRAWITZ. - J'ai un peu l'impression par ma position matérielle à l'extérieur de l'assemblée, d'être l'observateur dans une dynamique de groupe. Je vais, si vous me le permettez jouer ce rôle et vous aider à faire le point sur l'évolution de ce groupe. Pour cela je reviendrai d'abord à ce qui a été dit tout à l'heure sur l'opposition nature et culture.

Marx apportait, comme Durkheim en France, l'idée neuve que les faits sociaux doivent être considérés comme des choses. Le matérialisme dialectique avec la notion de praxis proposait une solution dépassant l'opposition classique : idéalisme ou matérialisme. C'est ce que démontre Henri Lefebvre dans le texte que cite le rapport de G. Desolre. De Man, à son tour reprendra cette idée, non pas en opposant nature et culture, mais en insistant sur la spécificité des sciences sociales, dans le cadre de l'unification des sciences. il faut toujours replacer un écrit, une intervention quelle qu'elle soit dans son

contexte historique.

J'en reviens dans le même esprit à l'évolution de ce groupe. Il est composé de personnes à cheveux blancs qui ont eu la chance de connaître Henri de Man et de jeunes, intéressés par le renouveau d'études marxistes que représentent les oeuvres d'Althusser, Poulantzas etc. Ces tendances différentes débouchent comme toujours sur la contestation de l'animateur-leader, pour nous Ivo Rens. Mais la dynamique même du groupe doit permettre, tout en respectant l'ordre du jour, sur lequel nous nous sommes démocratiquement mis d'accord, d'en revenir comme le souhaite M. Dauphin-Meunier, à l'oeuvre d'Henri de Man.

Je demanderai, parce que jusqu'à présent, on n'a fait que des allusions à l'anarchisme d'Henri de Man, si ceux qui l'ont connu peuvent apporter des précisions sur ce point, car il y a des variétés nombreuses d'anarchisme.

Jef RENS. - Je ne sais pas si je suis capable d'apporter une réponse satisfaisante à la question posée. Je crois que de Man lui-même, sauf erreur dans Au delà du marxisme, s'explique là-dessus. Je n'oserais pas déduire de sa propre référence à l'anarchie et à l'anarchisme que de Man était pour autant un anarchiste. Ce que de Man a lui-même dit, c'est qu'il y a dans les théories des anarchistes, de Kropotkine, d'Elisée Reclus, un apport humain au socialisme, un accent humain du socialisme, qui, par la suite, dans l'action dominée par le marxisme s'était perdu. Il a voulu faire revivre cela. Il a dit qu'il n'y avait pas dans le socialisme que des apports marxistes, mais aussi d'autres apports aussi valables, sans lesquels le socialisme ne serait pas ce qu'il est et devrait être. De là à dire que de Man était anarchiste, il y a un pas. Mais il a reconnu la valeur particulière des théories anarchistes et de ses valeurs humaines pour le socialisme.

J. GERARD-LIBOIS. - J'ai demandé la parole avant que Madame Grawitz ne pose sa question sur l'anarchisme. C'est au sujet d'un problème de méthode qui vous met en cause, Monsieur le Président. Vous avez proposé une chose qui consiste à prolonger le débat sur le premier point de l'ordre du jour et en pratique cela veut dire aussi, réduire la discussion sur les deux autres points de l'ordre du jour. A ce moment-là, je ne pense pas que nous ayons protesté, car nous ne savions pas quel était le contenu et le type de discussion qu'on aurait autour du premier point. Mais cette discussion semble révéler que, si nous restons un jour et demi sur ce terrain, en prenant 3 pages par 3 pages, nous réduisons la partie fortement liée au thème du colloque. J'ai déjà assisté à au moins cinquante débats sur ce que nous avons entendu ce matin. L'originalité de notre colloque, c'est l'oeuvre d'Henri de Man. Je me demande, au cas où nous nous attarderions un jour et demi sur cela, en prenant 3 pages par 3 pages un des rapports, si nous allons arriver à quelque chose sur l'oeuvre d'Henri de Man, dans la partie importante qui concerne le planisme, et la période de guerre et d'après-guerre.

Ce n'est pas en connaissance de cause que j'ai accepté tout à l'heure, mais par discipline. Maintenant, je revois ma position en me demandant si on ne va pas perdre beaucoup de temps. La fin du débat de ce matin révèle une certaine impatience à en venir à autre chose.

Ivo RENS. - Je crois que vous traduisez un sentiment assez général parmi les participants. Il me semble cependant que la procédure que je vous avais proposée et que vous aviez acceptée ce matin présentait aussi l'avantage de vous permettre de prendre connaissance ce soir du très intéressant rapport de Mme Grawitz qui n'a pu être distribué que ces jours derniers. Je crains en effet que la plupart d'entre vous n'aient pas encore pu le lire. Toutefois, si les participants

souhaitant dans leur ensemble écourter cette discussion, je devrai démocratiquement m'incliner, avec un peu mauvaise conscience vis-à-vis de M. Desolre.

Dans ces circonstances, je propose - mais il me faut pour cela votre accord très explicite - de clôturer dès 16 heures le débat sur le problème du dépassement du marxisme, plus particulièrement tel que M. Desolre nous l'a présenté dans son rapport, et d'aborder alors la deuxième partie de ce point 1 de l'ordre du jour à savoir "la théorie des mobiles du socialisme". Est-ce que cela vous paraît plausible ?  
(Assentiment général. Il en est ainsi décidé.)

Maurits NAESSENS. - Je voudrais demander, pour que ce soit vraiment fini à 16 heures, que les introducteurs, plus particulièrement M. Desolre, nous disent cet après-midi dans un résumé ce qui distance de Man de Marx. Je pense que nous devons passer par là. C'est très important et intéressant, capital même. Mais il ne nous est pas resté suffisamment à l'esprit, ce qui, d'après l'avis des auteurs, distance de Man de Marx.

La séance est levée à 12 h. 30.

Lundi 18 juin 1973 (après-midi)

La séance est reprise à 15h. 10

Ivo RENS. - Nous reprenons le débat là où nous l'avons laissé mais, comme convenu, nous l'arrêterons à 16 heures. Je souhaite, toutefois, que la discussion elle-même s'achève à 15h. 45 pour que nos deux rapporteurs puissent nous présenter leurs conclusions, et pour que M. Desolre, tout particulièrement, puisse répondre à la question fondamentale qui lui a été posée. Je suggère, pour la suite de ce débat, que nous discussions conjointement les deux grands problèmes restant du rapport de M. Desolre, à savoir la critique demanienne du matérialisme historique, et le rejet par Henri de Man du réformisme classique et du marxisme. En liant ces deux problèmes, c'est finalement la position d'Henri de Man par rapport au marxisme que nous aborderons d'une façon globale et non plus analytique comme ce matin. Nous terminerons donc cette discussion dans un peu plus d'une demi-heure, pour laisser à MM. van Peski et Desolre le soin de conclure ce débat. Ensuite nous aurons une interruption, puis nous reprendrons vers 16h. 15 nos travaux sur "la théorie des mobiles du socialisme", et d'une façon plus générale sur la psychologie sociale d'Henri de Man avec l'exposé de Mme Grawitz, puis ceux de M. Dodge et de M. Lehouck.

Simon PETERMANN. - J'ai une brève communication à faire. Je pourrais peut-être l'intégrer dans le cours du débat de cet après-midi, car elle pourrait faire la charnière entre le débat général sur le marxisme et la psychologie sociale chez Henri de Man. C'est une communication qui porte spécialement sur la sociologie des organisations ouvrières chez Henri de Man, et qui est intitulée "Bureaucratie ouvrière et réformisme".

Ivo RENS. - Comme je ne connais pas votre communication, je ne puis me prononcer sur la place qui lui conviendrait le mieux. Mais d'après ce que vous venez de nous dire de son objet, il me semble qu'elle s'insérerait dans le débat sur la théorie des mobiles et la psychologie sociale, mieux que dans le débat sur le marxisme. Donc, je vous donnerai la parole dans l'autre débat.

A.M. van PESKI. - Mon attention a été attirée par le point traité aux pages 14-15 du rapport de M. Desolre, intitulé "Question de méthode". N'est-ce pas un danger réel de dire que les manières de penser n'évoluent pas assez vite, que s'y attacher est une attitude mécaniste et fataliste ? Henri de Man s'est attaché à rechercher dans la psychologie les valorisations et les réactions émotionnelles qui orientent les attitudes sociales. Car il y a toujours une distance entre une situation donnée, interprétée comme on le veut, et la réaction des hommes. Aucun marxisme n'a donné à cet égard la réponse satisfaisante. C'est là, je pense que de Man a apporté, à l'aide de la psychologie de son temps, quelque chose de plus que la théorie marxiste. La réaction à une situation donnée est autre chose que cette situation elle-même. C'est cette relation entre les deux qui, pour de Man, reste essentielle pour l'évolution du socialisme. Et il ne sert à rien de réduire cette relation, à l'aide de la formule magique de la "dialectique", au monothématisme.

Ivo RENS. - C'est un problème qui est en relation avec la théorie des mobiles et la psychologie sociale. Mais, effectivement, en parlant de questions de méthode, M. Desolre a déjà abordé ce problème que nous retrouverons tout à l'heure.

Emile LEHOUCK. - M. van Peski n'a pas **craint** d'opposer le réalisme d'Henri de Man aux abstractions des théoriciens. Ne faudrait-il pas faire d'abord une distinction entre ce que les hommes pensent et sentent vraiment et ce que les hommes pensent et sentent dans l'esprit d'Henri de Man ? En effet, celui-ci est avant tout un moraliste, qui a une vision fort discutable de la nature humaine. Je voudrais donner un exemple précis, qui anticipe un peu sur ma propre communication. Henri de Man croit qu'une sorte d'instinct pousse les hommes à connaître la joie au travail. Ne pourrait-on pas affirmer avec autant de vraisemblance qu'ils ont une tendance instinctive à la paresse ? Est-ce la nature humaine qu'Henri de Man envisage ou plutôt une vision personnelle de cette nature humaine ? Ainsi, dans son livre-enquête sur la joie au travail, il déforme souvent dans un sens curieusement optimiste les déclarations assez désabusées des ouvriers qu'il interroge. Mme Grawitz l'a bien noté dans son rapport.

Ivo RENS. - Véritablement, c'est tout à fait le thème que vous allez aborder tout à l'heure. Le problème de la joie au travail est, en effet, directement lié à la psychologie sociale et à la théorie des mobiles. Je crois qu'une bonne méthode exige que nous sérieons les questions autant que faire se peut et donc que nous nous en tenions pour l'instant au thème du dépassement du marxisme.

Emile LEHOUCK. - Je sens cette volonté d'opposer la nature humaine à la théorie marxiste. Est-il possible de définir la nature humaine ?

Ivo RENS. - C'est un problème de philosophie très vaste et vous l'aborderez tout à l'heure. Bien entendu, vous pourrez développer votre pensée sur ce point et critiquer celle d'Henri de Man. Pour l'instant nous discutons encore sur le rapport de M. Desolre, j'aimerais savoir s'il y a des points particuliers sur lesquels on désire avoir des explications, proposer des précisions, contester les affirmations ou

l'interprétation de M. Desolre.

Michel BRELAZ. - J'ai encore quelques remarques à faire au sujet du rapport de M. Desolre. Celui-ci nous dit qu'une des critiques sérieuses qu'on a faites d'Henri de Man est celle de Gramsci. Or cette critique se résume à ceci (je ne parle pas de l'accusation de pédantisme que Gramsci porte contre de Man): Henri de Man est un fataliste parce qu'il s'efforce d'adapter la théorie à la pratique, c'est-à-dire de justifier la pratique réformiste du socialisme. Je demanderai à M. Desolre s'il considère réellement cette critique comme sérieuse. Réfuter le marxisme, selon Gramsci, équivaldrait à réfuter Copernic. Encore une fois, on a l'impression que l'apport du marxisme est assimilable à une découverte scientifique universelle, qu'il n'y a pas de différence de nature entre sciences sociales et sciences naturelles. Henri de Man n'a jamais nié le progrès considérable que Marx a fait faire aux sciences sociales. Mais il a pris conscience de la nécessité, pour la construction du socialisme, de relativiser le marxisme et il l'a fait de deux façons : d'une part, par l'analyse psychologique des mobiles du socialisme, dont on aura à reparler abondamment, d'autre part par l'idée de l'impulsion éthique donnée au socialisme en raison de certaines valeurs morales. Autrement dit, la différence essentielle qui existe entre Henri de Man et Marx est que Marx procède du fait au droit et justifie le droit par le fait, alors que pour Henri de Man, au contraire, le droit n'est pas justifiable par le fait. Pour Marx, l'évolution du capitalisme conduit au socialisme selon un enchaînement rationnel qui définit en dernier ressort le champ d'action de la praxis révolutionnaire. Henri de Man ne rejette pas absolument cette explication, il la relativise de manière à tenir compte de facteurs psychologiques et éthiques relativement autonomes, eux aussi. Par exemple il ne nie pas l'imperium de la raison souveraine, mais il y voit un idéal à poursuivre plutôt qu'une réalité en acte. Dans l'explication rationnelle des phénomènes sociaux, il doit y avoir place pour les ins-

tincts, les facteurs psychologiques, tous ces éléments qui font qu'on ne peut pas tout expliquer et tout justifier par des mobiles rationnels. C'est pourquoi Henri de Man affirme que "dans ce que nos pères appelaient la raison souveraine, nous ne voyons qu'une fonction partielle de la vie psychologique, appelée à servir une volonté, qui procède de la disposition instinctive de l'homme". Mais bien loin de rejeter la pensée logique, la raison, Henri de Man pense même qu'il faut étendre son domaine et il écrit : "Encore moins faudra-t-il conclure qu'il ne faut pas souhaiter étendre les limites dans lesquelles la raison peut déterminer nos actes. Bien au contraire, la connaissance que nous avons acquise des limites de nos volontés rationnelles est elle-même l'oeuvre de notre raison".

Je voudrais faire une deuxième remarque à propos de la critique du matérialisme historique. M. Desolre parle à propos d'Henri de Man de psychologisme, c'est-à-dire de déterminisme psychologique. Autrement dit, de Man aurait bel et bien transféré de l'économie à la psychologie le déterminisme qu'il reprochait à Marx. Je ne pense pas que ce soit le cas. Il n'y a pas de déterminisme psychologique chez Henri de Man, qui, sur ce point, s'éloigne de Freud. A ce sujet, il faut se souvenir qu'Henri de Man s'inspirait surtout d'Adler, qui niait le déterminisme psychologique. D'autre part, de Man n'oppose pas sa méthode psychologique à la méthode du matérialisme historique. Cette dernière méthode est parfaitement valable, selon lui, en tant qu'hypothèse heuristique pour étudier le capitalisme, l'évolution des conditions économiques, sociales etc. Seulement, de Man pense que c'est un point de départ, et que l'explication de l'évolution sociale fait intervenir d'autres éléments inhérents à la totalité du vécu historique. Il pense qu'on peut partir de l'hypothèse économique de Marx mais à la condition d'un user comme d'un outil et non point pour rechercher une problématique confirmation de sa validité universelle. Or, chez Marx et Engels, on en revient toujours, en dernière instance, à la prépondérance des facteurs économiques.

Dernière remarque : on voit que M. Desolre oppose dialectique et mécanisme, parce qu'Henri de Man reprochait à Marx un raisonnement mécaniste. Evidemment, comme M. Desolre le dit très bien, si Marx était un dialecticien, il ne pouvait commettre l'erreur de penser de façon mécaniste, critique qu'il adressait au matérialisme vulgaire. Mais je me demande si la dialectique ne permet pas parfois à la méthode de pensée mécaniste de survivre, car ce que de Man oppose au matérialisme mécaniste, ce n'est pas la dialectique. Il sait bien que Marx est dialecticien. Ce qu'il oppose à Marx, à la causalité mécaniste qu'on trouve même dans la dialectique marxiste, c'est la réaction psychologique, par laquelle il introduit la théorie des mobiles du socialisme. Selon lui, la réaction psychologique est fondamentalement différente de la réaction mécaniste du fait surtout qu'elle comporte une part d'indétermination qui relativise les relations de causes à effets dans l'ordre social. Même en admettant que dans la théorie marxiste il n'y ait pas un strict enchaînement mécaniste, la dialectique pouvant se concevoir comme un enchaînement différentiel, ou tendanciel, on reste néanmoins dans un rapport mécaniste entre la cause et l'effet, tandis que chez de Man la réaction psychologique empêche toute espèce de prévision scientifique de l'avenir, car elle contient en elle-même une indétermination fondamentale. C'est là, je crois, le noeud de l'opposition entre Marx et de Man.

Ivo RENS. - J'aimerais ajouter une précision à ce qu'a dit M. Brélaz, en ce qui concerne le rôle de la science et de la raison. En réalité, je crois que M. Desolre ne conteste pas que l'oeuvre d'Henri de Man, soit une oeuvre rationaliste quant à sa finalité, de même que celle de Freud, cité tout à fait pertinemment par M. Brélaz. Ce qui est plus fondamental, c'est que, pour de Man, le socialisme ressortit plutôt au domaine de l'éthique, de la conscience, qu'au domaine de la science, la science pouvant indiquer les limites de l'action possible mais non point en justifier rationnellement le contenu. Cette séparation entre science et conscience est une séparation que le marxisme

nie et c'est un point où Henri de Man s'oppose très nettement à toute la tradition marxiste.

Si personne ne demande plus la parole, je demanderai à M. Desolre de conclure sur ce thème.

Guy DESOLRE. - Il y a pas mal de choses à dire. Je voulais encore faire quelques remarques à propos de l'intéressante intervention de M. Dauphin-Meunier à la fin de notre débat de ce matin, et, en quelque sorte, à partir de là nous avons maintenant abordé vraiment de plain-pied Henri de Man lui-même. Je voudrais uniquement parler de ce que M. Dauphin-Meunier a dit d'Henri de Man comme socialiste de gauche, voire d'extrême-gauche, avant 1914. Il est exact que de Man se situait à gauche dans l'Internationale socialiste. Il paraît qu'à un certain congrès de l'Internationale, je ne sais plus si c'est à Copenhague ou ailleurs, (je n'ai pas réussi à faire cette recherche), il a participé à une réunion avec les délégués de l'extrême-gauche, dont notamment Rosa Luxemburg, Liebknecht et d'autres. Henri de Man partageait avec eux une série de critiques, y compris même, d'ailleurs, de certains aspects limités de la pratique du kautskysme. Mais cette gauche ne se différenciait que sur quelques points, elle n'était pas organisée - à part les bolcheviks en Russie - et pensait - et en cela même elle était l'émule de Kautsky - qu'elle allait vaincre à l'intérieur de la IIe Internationale. C'était aussi la conviction profonde d'Henri de Man. A part les Hollandais du groupe de Tribune qui quittent le parti social-démocrate en 1909 et les bolchéviks organisés en fraction, et de fait en parti, toute cette gauche de la Deuxième Internationale a une idée commune, idée d'un devenir de la Deuxième Internationale où les divergences se surmonteront, où le fossé béant entre la théorie et la pratique sera surmonté.

J'ai parlé du Henri de Man théoricien d'avant 1914. Je n'ai pas parlé du Henri de Man praticien, qui est essentiellement le militant antimilitariste. Je compte ajouter un certain nombre de commen-

taires à ce sujet, et précisément au sujet de la question de Mme Grawitz : "Quid du Henri de Man antimilitariste, anarchiste, avant sa période marxiste ?". Je ne sais pas si M. van Peski pourra apporter quelques lumières à ce sujet, mais je crois qu'il serait intéressant de regarder du côté de Domela Nieuwenhuis et d'un certain nombre de théoriciens anarchistes hollandais des années 1890 et du début du siècle. Je compte revenir sur l'antimilitarisme dans le cadre d'une analyse des différentes interventions et prises de positions d'Henri de Man à l'intérieur de la Jeune Garde socialiste de 1903 à 1907.

Je voudrais aborder certains points soulevés cet après-midi. Je crois qu'on peut dire, à propos de la psychologie d'Henri de Man, qu'il considère que tout ce qui concerne la conscience, la volonté, les phénomènes psychologiques sont un autre domaine, c'est-à-dire non pas un domaine intégré au domaine des rapports sociaux à tous les niveaux, mais intégré fondamentalement à ces rapports sociaux. Il s'agit de quelque chose qui en est séparé. C'est pourquoi j'ai parlé d'une certaine désintégration de la réalité au travers de la théorie d'Henri de Man.

Je crois qu'on peut effectivement parler à partir de ce moment, comme l'a dit M. van Peski, d'un certain "réalisme" d'Henri de Man, mais ce réalisme consiste à considérer que le domaine des idées est un donné, que le domaine des idées n'est pas aussi facilement changeable qu'on le croit. Cela revient à accepter un certain nombre de faits accomplis. Je crois que M. Petermann reviendra sur ce problème dans sa communication. Il y a dans l'analyse de la social-démocratie, et l'analyse de l'intégration de la classe ouvrière chez de Man, non seulement rejet émotionnel de cette intégration, mais également acceptation de cette intégration comme quelque chose d'inévitable, suite à la dialectique des conquêtes acquises. Je crois qu'on peut parler, à ce niveau, d'une sorte de fatalisme.

M. Brélaz dit que ce qu'a écrit Gramsci sur de Man n'est pas sérieux. Gramsci ne s'est pas limité à écrire les quelques phrases que j'ai citées à propos d'Henri de Man. C'est assez éparpillé dans ses "Carnets de prison", où il revient sur de Man à différentes occasions. Il a commencé à étudier de Man en faisant simultanément la critique d'un certain matérialisme mécaniste, à savoir celui de Boukharine dans le Manuel du matérialisme historique, et du rejet du marxisme par de Man. Il est revenu ensuite sur de Man à propos des théories de Sorel et à propos du taylorisme. Chez Gramsci il y a toute une série d'éléments qui ne forment pas une critique élaborée, car il s'agit de notes prises selon la possibilité qu'on lui donnait en prison.

Arguer du fait que Gramsci évoque Copernic, pour dire que Gramsci est positiviste, c'est vraiment hors de propos. En évoquant Copernic, il établit une analogie historique strictement limitée au niveau de la méthode, une analogie au niveau des conclusions qu'on tire de certains phénomènes. Il dit que si de Man croit pouvoir retourner à certaines formes de l'irrationnel sur la base de son étude de la psychologie des gens, il faudrait également, sur la base de ce que croient les gens à propos de la cosmogonie, retourner à ce qui existait avant Copernic et abandonner la science au profit du folklore dans le domaine des sciences humaines. C'est une critique que Gramsci fait à l'intérieur de limites très étroites, celles d'un reproche à quelqu'un qui tire des conclusions générales à propos de la limitation de la pensée et de la limitation du développement de la conscience. Nous avons dépassé les discussions sur le marxisme et la critique d'Henri de Man et je ne vais pas maintenant, à ce niveau, faire un exposé développé au sujet de toute une série de concepts marxistes, qui sont des concepts très fins à l'intérieur de la conception marxiste. Il y a toute une série de formes de conscience d'intérêts, d'intérêts partiels, d'intérêts limités, d'intérêts momentanés et d'intérêts à l'échelle historique, que de Man rejette. C'est une réponse à la question posée par M. Ivo Rens. Je crois que c'est là un des éléments, à propos desquels la divergence entre la théorie développée par de Man et la théo-

rie marxiste est très considérable.

De Man rejette certaines formes de la pensée logique, en disant qu'il s'agit de la pensée dialectique de Marx, sans voir en fait quelle est la différence entre la richesse d'une analyse qui essaie d'appréhender la réalité sociale à tous les niveaux, y compris la psychologique, et une causalité purement mécanique de cause à effet. M. Brélaz m'a fait le reproche d'attribuer à de Man une sorte de déterminisme psychologique. Vandervelde a fait ce reproche à de Man, et de Man a répondu à juste titre à Vandervelde, qui avait dit dans une conférence à Paris "de Man essaie de reviser le marxisme, il essaie de remplacer la causalité économique du marxisme par la causalité psychique". C'est Vandervelde qui dit cela, pas moi, car la causalité économique, ce n'est pas du marxisme, c'est de l'antémarxisme. A mon avis, à juste titre, de Man a répondu qu'il ne voulait pas du tout mettre une causalité psychique à la place de la causalité économique, mais faire au contraire ressortir dans toute sa richesse le problème de la psychologie, le problème de la volonté, et le problème de l'indétermination et non de la causalité. C'est donc une critique qui s'adresse à la critique pseudo-marxiste, faite par Vandervelde et d'autres critiques contemporains d'Henri de Man.

Pour conclure, je voudrais faire encore un très bref commentaire à propos de ce que M. Ivo Rens a dit à propos des sciences qui ne peuvent donner d'indication que, précisément, à l'indicatif, et non à l'impératif. C'est précisément là la différence entre le positivisme et le marxisme. Le marxisme considère que ce qui est peut-être vrai pour les sciences naturelles, à propos des sciences qui donnent des indications au mode indicatif, n'est pas exact en ce qui concerne les sciences humaines, où l'être social est engagé. Précisément là, dans les sciences sociales, il y a participation de l'être social à tous les niveaux, y compris au niveau de l'étude de n'importe quelle autre prise de décision ou d'intervention, et l'on ne peut pas séparer ce qui est à l'impératif de ce qui est à l'indicatif. C'est cela qui, dans le marxisme, distingue le noyau fondamental du marxisme de toutes les théories positivistes.

Ivo RENS. - Il me semble que le problème posé par de Man est le suivant : Est-il possible de justifier logiquement l'impératif par l'indicatif, le droit par le fait ?

Guy DESOLRE. - Je ne peux pas donner la réponse que donne de Man à ce problème qu'il pose effectivement, mais la réponse du marxisme est : Oui, à partir du moment où on considère que la personne (ou le groupe) qui doit donner cette réponse est une personne (ou un groupe) qui est en situation.

Ivo RENS. - Je vous remercie de cette réponse car il me semble qu'elle nous a conduit au coeur de la divergence philosophique entre le marxisme et de Man pour qui la réponse est bien sûr : Non !

Georges LEFRANC. - Un mot sur le fatalisme. De Man est fataliste dans la mesure où il pense que la classe ouvrière passera fatallement par un certain embourgeoisement. Pour lui, la recherche de la vulgarité riche est un mal auquel on ne peut pas échapper. Mais il y a une contrepartie où il s'affirme comme non fataliste, quand il demande aux intellectuels de jouer dès maintenant le rôle de créateurs de valeurs nouvelles, d'inventeurs d'un style de vie nouveau, en cherchant ce qui peut, dans la société présente, annoncer la civilisation socialiste. Il ne sera pas seulement question pour eux d'agir comme pionniers, mais de diffuser déjà cette nouvelle civilisation dans le mouvement ouvrier. De ce point de vue, il n'était pas fataliste, mais volontariste.

A.M. van PESKI. - Ce que vous avez dit, M. Desolre, sur la désintégration de la réalité n'est pas tout à fait exact. Je me rappelle un texte très clair d'Henri de Man, où il est dit que les valeurs ne sont pas un monde séparé du monde empirique, parce qu'on les trouve

aussi au niveau des volontés constatables dans la réalité psychique et sociale. Ce texte date du Congrès d'Heppenheim.

Guy DESOLRE. - Ce que le Professeur Lefranc a dit me semble extrêmement intéressant, mais je crois qu'il faut aller encore un peu plus loin. Effectivement, Au delà du marxisme se termine par une sorte de programme, qui s'adresse aux intellectuels, afin qu'ils recherchent et créent des valeurs nouvelles. En fait, c'est un programme, car il n'y a pas d'indications plus ou moins tangibles au sujet de ces valeurs nouvelles, du moins dans ce texte-là. On les trouvera plus tard, surtout dans l'Idée socialiste. Quand on analyse ces indications, on y trouve bien peu de nouveau, bien peu de volontarisme. On y retrouve, au fond, le retour à une sorte de culture démocratique, un peu ce que d'autres ont dit en parlant de la bourgeoisie qui a laissé tomber le drapeau de la démocratie ; il faut que le mouvement ouvrier le reprenne en main et le relève. C'est le prolongement des valeurs démocratiques, au bon sens du terme, s'imaginer de Man, et on y trouve de nouveau très peu de tangible ; par conséquent, il y a une sorte de tentative de sortir de la fatalité, mais cette tentative n'aboutit pas. De plus, elle sera, même par la voix de son propre auteur, sans aucun succès, au moment où il pariera à deux contre un sur la catastrophe. C'est lui qui deviendra totalement fataliste, catastrophiste, beaucoup plus tard, dans l'Ere des masses, parce que la création de nouvelles valeurs n'aura pas de possibilité, tout au moins très peu de possibilités de se réaliser.

A. M. van PESKI. - Est-ce que la notion demanienne de solidarité n'est pas un élément nouveau ? De même, le mouvement de la jeunesse est un apport nouveau, intégré à la culture nouvelle par le socialisme.

Michel BRELAZ. - J'aimerais faire remarquer à M. Desolre qu'il n'a pas le droit, méthodologiquement, de juger le réformisme et le fatalisme d'Henri de Man sur Au delà du marxisme exclusivement. Il faut distinguer autant que possible ce qui est durable dans une pensée de ce qui est circonstanciel. Au delà du marxisme était un livre qui, dans sa partie constructive, débouchait sur le réformisme. De Man s'en est expliqué. Il a fait dans ce livre une critique essentiellement négative. Il a voulu tout d'abord détruire ou tout au moins ébranler quelque chose. Mais il a clairement compris par la suite, et rapidement, qu'Au delà du marxisme était insuffisant quant à la critique positive qu'on attendait de lui. Et il a donné sa réponse dans l'Idée socialiste, puis dans le Plan du travail. Par conséquent, si on veut juger du fatalisme et du volontarisme d'Henri de Man, je crois qu'il est obligatoire, sinon d'aller jusqu'à l'Ere des masses, en tout cas de regrouper Au delà du marxisme et l'Idée socialiste. C'est une période dans l'évolution de la pensée demanienne qui me semble indissociable.

Ivo RENS. - Je donnerai la parole à Mme Grawitz, qui exposera l'essentiel de son rapport en outrepassant les dix minutes prévues, étant donné que ce document n'a été distribué qu'au tout dernier moment et que plusieurs ne l'ont pas encore lu. Ensuite je demanderai à M. Dodge d'introduire son rapport et à M. Lehouck de présenter sa communication. M. Petermann interviendra dans le cadre de ce débat. Je vous engage vivement à insister sur les points qui vous paraîtront le plus mériter d'être discutés. Et, si vous êtes d'accord, je propose que nous continuions demain matin pendant une heure à discuter ce thème, mais exclusivement pour poser des questions à Mme Grawitz sur son rapport, compte tenu du fait qu'il n'a pas pu être expédié aux participants.

Madeleine GRAWITZ. - Je pense utile de vous dire comment j'ai connu Henri de Man et pourquoi c'est à moi qu'il a été demandé de parler de la place tenue par la psychologie sociale dans son oeuvre.

C'était en 1936. Ayant terminé mon diplôme d'études supérieures d'économie politique à Grenoble, je cherchais un sujet de thèse portant sur l'histoire des idées. Le doyen Porte m'a conseillé d'étudier ce socialiste belge dont on parlait beaucoup : Henri de Man. Enthousiasmée par la lecture d'Au delà du marxisme et de l'Idée Socialiste, je partis pour Bruxelles où je fis la connaissance d'Henri de Man, alors Ministre des Travaux Publics. Je le rencontrai ensuite plusieurs fois, enfin lorsqu'il s'installa en Haute-Savoie je le revis souvent et le considérais comme un ami.

Ivo Rens m'a écrit que je trouverais dans le cadre de l'Université de Genève la sérénité indispensable à toute réflexion scientifique. J'espère parler avec l'objectivité nécessaire, mais probablement pas avec sérénité, car je ne voudrais pas et ne pourrais pas dissimuler l'émotion que j'éprouve en évoquant cet homme auquel je dois tant sur le plan intellectuel. Aujourd'hui encore, il y a peu de situations devant lesquelles je ne me demande ce qu'il en aurait pensé.

J'ai volontairement laissé de côté l'aspect technique de la psychologie sociale. En effet, cet auditoire réunit non des spécialistes, mais ceux qui ont connu de Man ou s'intéressent à son oeuvre.

De Man a surtout retenu de la psychologie ce qui servait sa thèse. A partir de 1934, il a eu d'autres occupations et ne semble pas s'être même tenu au courant du développement plus empirique des sciences sociales.

Il est important de noter que de Man s'est servi de la psychologie sociale pour expliquer le marxisme mais surtout pour justifier sa propre évolution. C'est donc la psychologie sociale qui nous permet aujourd'hui de mieux comprendre de Man lui-même.

Ce n'est pas trahir Marx ni de Man que de les comparer. L'un et l'autre animés par le même désir de lutter contre l'injustice ont, à des époques et avec des tempéraments différents, utilisé les armes qui leur paraissaient à la fois les plus efficaces et en même temps,

le mieux leur convenir. Marx a insisté sur les causes objectives du socialisme, il appartenait à de Man de remettre en valeur des éléments plus psychologiques, que le marxisme vulgaire avait étouffés.

Le plus intéressant me paraît d'une part d'étudier les influences subies par de Man, ce qu'il a utilisé comme type d'explication psychosociale, et d'autre part, (je suis peut-être sur ce point influencée par des souvenirs et mon actuel métier universitaire) de se demander ce qui peut encore dans l'oeuvre d'Henri de Man demeurer vivant pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Un premier point à signaler est la distinction que fait de Man - à l'époque elle paraissait très nouvelle - entre psychologie, psychologie sociale et sociologie. Je cite dans mon rapport deux textes assez longs, l'un tiré d'Au delà du marxisme, l'autre du cours que Monsieur Brélaz a eu la gentillesse de me prêter, cours professé par de Man à l'Ecole supérieure ouvrière. La psychologie individuelle, psychologie de laboratoire (n'oublions pas qu'il a été l'élève de Wundt en Allemagne) lui a permis de connaître le behaviorisme mais cet aspect ne l'a pas retenu. Il cherchait davantage à expliquer les rapports interindividuels, ou entre individus et groupes sociaux aux prises avec les situations historiques dans lesquelles ils devaient se débattre.

Ceci m'a incité à faire un rapprochement avec une oeuvre un peu antérieure, mais dont les préoccupations sont, bien que plus limitées, similaires : le Paysan polonais de Thomas et Znamiecki. Ce qui justifie le parallèle entre les deux ouvrages, c'est la similitude des réponses à la question posée. Qu'il s'agisse du paysan polonais, ou de la classe ouvrière, ce sont les valeurs anciennes qui suscitent des revendications que la réalité non seulement ne satisfait plus, mais encore contredit. Sans doute les termes de la démonstration d'Henri de Man datent-ils un peu. Mobile, instinct - on parlerait aujourd'hui plutôt de motivation. Mais le plus important, c'est que de Man projette sur la classe ouvrière ses propres aspirations éthiques. Il trouve une justification à sa démarche par le biais de la psychologie sociale, c'est cela qui est fondamental.

A côté de ce fait essentiel, on peut se poser beaucoup de

questions. Par exemple comment se fait-il qu'au moment où se développait la fameuse école de Francfort, de Man qui habitait cette ville n'ait jamais parlé d'Adorno, de Fromm ou d'Horkheimer ?

Monsieur Dauphin-Meunier a dit à propos de l'influence de Rathenau sur de Man que ce dernier n'aimait pas citer ses sources. Quelqu'un peut-il me dire si de Man a connu Adorno ?

Autre question - imaginaire celle-là mais qui n'est pas sans intérêt si l'on pense au caractère d'Henri de Man - comment aurait-il réagi au fameux questionnaire d'Adorno sur la personnalité autoritaire ? Autoritaire, il l'était sûrement. Mais pas du tout ethnocentriste. C'était un internationaliste convaincu, non seulement intellectuellement mais dans ses fibres les plus profondes. "Si certains aspects sont contradictoires, ne vous en prenez pas à l'image, mais au modèle... il est ainsi" a-t-il lui-même écrit.

J'aurais également aimé savoir s'il avait connu Moreno, dont il ne parle pas, Lewin dont la personnalité dynamique et l'intérêt pour la théorie l'auraient sûrement intéressé. Ils vivaient tous en Allemagne et en Autriche à la même époque. Se sont-ils rencontrés ?

En ce qui concerne les autres influences reconnues et décelables, figurent l'économie et surtout l'histoire avec Pirenne. On a parfois reproché à de Man d'avoir parlé du moyen âge comme d'un Paradis perdu. Il est certain que c'est une période qui l'a passionné et ce n'est pas un hasard si, dans les jours sombres de l'exil, il y est revenu en écrivant Jacques Coeur.

En psychologie sociale, s'il cite, plutôt pour le contester, Alfred Adler, il lui doit certainement le rôle attribué au complexe d'infériorité : "Disposition qui pousse les hommes à rechercher un état émotif accompagné d'un sentiment accru de la valeur personnelle et à éviter les états opposés".

Si la notion d'homo economicus avait déjà familiarisé les économistes avec l'idée que l'homme recherche dans une conduite rationnelle ce qui lui rapporte le plus, sur le plan psycho-sociologique la constatation, pourtant beaucoup plus sûre, que l'homme est attiré par

ce qui le valorise, était nouvelle. On peut, à travers l'oeuvre d'Henri de Man, donner de nombreux exemples d'utilisation très moderne de la psychologie sociale. J'ai par exemple relu la fameuse conférence de la Sorbonne dans laquelle il prononçait cette phrase que devraient méditer ceux qui, sans le connaître, le traitent aujourd'hui de fasciste: "Pour lutter contre le fascisme, il ne faut pas faire de l'antifascisme, il faut faire plus de socialisme".

Ceci nous ramène à l'idée centrale de sa vie et de son oeuvre: l'on ne peut séparer les moyens et les fins. S'il a dû lui-même, du fait des circonstances, s'imposer certains compromis regrettables, il reprochait déjà, bien avant la guerre, à la social-démocratie, puis surtout au parti communiste, de croire que la fin justifie les moyens. Pour lui, les buts (la paix, le socialisme, l'éthique) se détériorent lorsque les moyens utilisés ne sont pas de la même qualité. Cette analyse des causes du fascisme amenait de Man à découvrir un élément très nouveau : l'importance des classes moyennes.

Avec une perspicacité remarquable, il déclarait que la notion de prolétariat devait être revue, élargie, ne plus correspondre à la stricte notion d'ouvriers de l'industrie, mais s'étendre à tous ceux qui sont dépendants et vivent dans l'insécurité. Le parti communiste aujourd'hui, ne dit pas autre chose dans son effort pour élargir son électorat.

Il fallait non seulement une grande largeur de vue mais aussi beaucoup de courage, dans un pays divisé comme la Belgique, pour déclarer en 1930 (avant la main tendue des communistes) que socialisme et christianisme poursuivaient des buts semblables.

Importante aussi et très moderne l'opposition entre le groupe fermé "l'ingroup" et le ou les groupes extérieurs "outgroup", Hitler et les pays fascistes ont utilisé pour recréer la solidarité du "nous" ce moyen classique : le bouc émissaire. Dans le même ordre d'idées, il évoque sans la nommer une notion récente, ce que les Américains qui s'intéressent aux problèmes de valeurs appellent : groupe de référence.

Quels sont les groupes auxquels on se réfère, soit parce qu'ils servent de modèle ou parce qu'on aspire à en faire partie ?

Quelles sont les conséquences de ces aspirations ? Que se passe-t-il si l'on abandonne un groupe et ses valeurs sans être intégré dans un autre ? Il aborde indirectement ces problèmes avec la notion d'embourgeoisement du prolétariat.

De Man a certainement été très déçu comme enseignant. Il raconte qu'aux cours du soir les militants s'endormaient. Sans doute étaient-ils fatigués par une journée de travail. De plus, de Man ne devait pas être très facile à comprendre, si nous en jugeons par ses écrits. Ceux qui ont suivi ses cours peuvent-ils nous dire si son enseignement oral était plus accessible ?

En tout cas, il avait parfaitement compris que l'embourgeoisement était une étape inévitable. Le manque de sécurité, de confort matériel, ne peuvent que justifier le rêve de la mensualisation et de la 4 C.V.

Il y aurait certainement beaucoup à dire sur cette notion d'embourgeoisement. Il écrit par exemple : "En fin de compte, la raison pour laquelle la bourgeoisie est aujourd'hui la classe supérieure, c'est que chacun voudrait être bourgeois". Vraie en 1920 cette affirmation l'est-elle encore aujourd'hui ?

Les jeunes générations aspirent-elles encore à faire partie de cette bourgeoisie si contestée. Ils aspirent certes au bien être matériel mais peut-on assimiler confort et bourgeoisie ? Il serait intéressant de définir les valeurs bourgeoises et de chercher qui souhaite encore y adhérer.

A côté de ces vues si modernes certaines lacunes peuvent surprendre. De Man qui a pourtant vécu aux Etats-Unis n'aborde pas le problème du racisme. Dans son rapport, Ivo Rens a souligné que de Man, Européen convaincu, s'est peu intéressé aux problèmes du Tiers Monde. Sans doute ne paraissaient-ils pas à ce moment-là aussi important pour l'avenir du socialisme. Il est sûr qu'aujourd'hui, comme André Philip l'a fait les dernières années avant sa mort, il se serait préoccupé de l'évolution des pays non industrialisés.

Je voudrais rapidement aborder la seconde partie de mon rapport, qui peut-être du fait de mes contacts avec la vie politique, syndicale et universitaire, m'intéresse davantage.

Faisant un bilan de l'oeuvre d'Henri de Man, devons-nous le considérer comme négatif, ou malgré le renouveau d'un marxisme philosophique, pouvons-nous espérer qu'un aspect humain et vécu, propre à de Man, peut encore intéresser les étudiants ?

En France, de Man a été à la fois introduit et résumé (Au delà du marxisme était un ouvrage volumineux et difficile) par André Philip dans Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme paru en 1928. C'est donc l'aspect humaniste du socialisme qui se trouvait privilégié avec Jaurès, Blum, de Man, Philip, hommes bien différents, mais qui tous représentent une même tendance du socialisme, disparue semble-t-il aujourd'hui. Est-ce le moment de retrouver cette orientation, alors que le socialisme doit prendre position sur des problèmes concrets tels que l'aménagement du territoire, la propriété foncière, l'environnement, mais cherche à inspirer son action par des valeurs nouvelles?

De Man, persuadé que le marxisme vulgaire avait définitivement étouffé la richesse de la pensée de Marx, aurait été surpris du renouveau d'intérêt suscité par le marxisme qui, pour beaucoup de jeunes, représente aujourd'hui la seule explication scientifique de la société. Peut-on essayer de la compléter par l'apport de la réflexion d'Henri de Man ?

J'ai essayé d'imaginer ce qui dans l'oeuvre de celui-ci pourrait convenir à la jeunesse. Le côté "lutte pour la lutte" et "parole-action" des groupuscules est très loin de lui. En revanche avec ceux que l'on appelle globalement les gauchistes, c'est-à-dire ceux qui reprochent aux communistes et à la C.G.T. leur bureaucratisation, les points communs sont nombreux.

Certains textes, en particulier dans Masses et chefs, montrent de Man ennemi de la bureaucratisation. Mais il avait trop participé aux luttes syndicales pour ne pas s'élever contre "les irresponsables" qui risquent d'entraîner vers l'aventure des ouvriers qui eux paient de leur personne, de leur salaire.

Il faut respecter ceux qui ont l'expérience de la lutte des classes, dont les conquêtes n'ont pas été un jeu exaltant, mais une longue et dure suite de sacrifices. Le vieux fond anarchiste d'Henri

de Man dont nous avons parlé et son amour de la nature l'auraient probablement rapproché de la gauche. Qui plus que de Man a refusé la société de consommation ? Toute sa richesse dans un sac sur son dos, amoureux de la montagne, n'est-il pas déjà un "hippie" avant la lettre ? Mais le côté sale et débraillé lui aurait beaucoup déplu. Il me déclarait un jour que sa grand-mère disait : "Un accroc réparé n'est pas un déshonneur, mais une tache est un déshonneur".

Je me souviens, lors d'une de nos dernières promenades dans une vallée où le printemps se préparait sous les dernières plaques de neige, nous discussions du livre La barrière et le niveau de Goblot. L'auteur démontre que le costume bourgeois est irrationnel, le pli du pantalon va à l'encontre du mouvement du genou, tandis que les vêtements féminins impliquent des femmes de chambre pour repasser, etc. De Man avait déjà une nette aversion pour l'aspect très formel du costume bourgeois.

En revanche, le caractère autoritaire et élitiste, très prononcé chez lui, conviendrait moins à notre époque. Dans l'Ere des masses écrit en 1950, on trouve encore l'idée que c'est par une élite que le socialisme sera sauvé.

Le charisme ne se fabrique ni ne s'improvise. De Man était sans conteste un leader charismatique. Il est certain que la recherche d'une démocratie plus directe, le goût de la discussion auraient exigé de lui une adaptation. On peut aussi supposer que la tendance américaine de la psychologie sociale moderne, Rogers, le "non-directivisme" étaient à l'opposé de son tempérament. Il dirigeait, animait. Reprenant Shakespeare, il écrivait : "Je préfère être leur serviteur à ma manière, que leur chef à la leur". Ce terme de chef qu'il utilise si souvent, correspond à ce qu'il était, "le Bergführer" aimait-il dire parlant de ses randonnées en montagne. Pour nous le terme de "führer" n'est évidemment pas supportable (nous employons avec ironie celui de guide), celui de chef ne l'est plus. Seule la littérature patronale y recourt encore dans l'énumération des qualités nécessaires pour embaucher des cadres. On emploie leader, animateur, mais le chef conçu comme celui qui impose une ligne de conduite n'est plus accepté. "Il est

interdit d'interdire" lisait-on sur les murs de la Sorbonne et "changer la vie"... cela personne plus que lui ne l'a souhaité.

Vous pourrez demain poser des questions sur mon rapport. Je voudrais conclure cette partie concernant le renouveau possible de la pensée d'Henri de Man en évoquant Till Uylenspiegel, personnage légendaire dont il m'avait souvent parlé. En relisant l'ouvrage de Charles de Coster, j'ai pensé que la fin de Till Uylenspiegel pourrait être ma conclusion, peut-être même, celle du Colloque. L'histoire raconte que Till Uylenspiegel rendit le dernier soupir à l'orée de la forêt. Un curé passe et s'exclame : "Nous voilà enfin débarrassés de ce paysan facétieux qui nous gâchait la vie". Mais au moment d'être enterré, Till ressuscite et plus jamais on ne put savoir quand il mourut.

Après vingt ans d'oubli, la pensée d'Henri de Man est peut-être sur le point de ressusciter... et nous ne saurons plus quand elle disparaîtra.

(Applaudissements)

Ivo RENS. - Je vous remercie, Madame, de cet exposé. Les applaudissements montrent qu'il a été suivi avec une attention toute particulière. Mais je crois qu'il y a une chose importante que vous avez omis de dire sur vous-même, c'est que vous avez créé à Lyon le Centre d'éducation ouvrière, dont Mlle Pierrette Rongère ici présente a pris la succession depuis lors. Ce n'est donc pas par hasard que Mlle Rongère et vous-même avez certaines préoccupations en commun avec de Man. Cela dit, je donne la parole à M. Dodge pour la présentation orale de son rapport. Il a accepté de la faire en français, mais a ajouté qu'il parlait un très mauvais français. J'en doute beaucoup. Mais nous lui sommes très reconnaissants de l'effort supplémentaire qu'il a bien voulu s'imposer pour être compris de tous.

Peter DODGE. - Si l'on tient pour valable l'analyse demarienne de la genèse du mouvement socialiste, il y a des raisons de croire que le mouvement continuera en Europe, puisque la stratification sociale n'a pas encore beaucoup changé. Si le mouvement socialiste a certainement perdu l'attrait chiliastique que lui valait l'espoir d'une victoire politique définitive, le fondement de classe et le rôle politique des partis socialistes européens les poussent néanmoins au delà d'une lutte pour les avantages, comme c'est le cas du mouvement syndical en Amérique, vers un programme général pour la réalisation des valeurs socialistes. Je crois que les points essentiels du débat ont trait premièrement aux possibilités du mouvement socialiste dans la "société opulente", au nouveau souffle du socialisme et deuxièmement à la nature de la stratification sociale en Europe.

Emile LEHOUCK. - La notion de joie au travail ou de travail attrayant a été assez peu utilisée dans la civilisation occidentale. Pendant très longtemps, le labeur quotidien a été considéré comme une malédiction : la formule biblique "Tu travailleras à la sueur de ton front" avait signifié la fin du Paradis terrestre. Jusqu'à la Révolution française, l'exploitation de la planète a été confiée à un sous-prolétariat, tandis que l'aristocratie ne voulait pas se salir les mains. Cet état d'esprit change un peu avec la montée de la bourgeoisie; en effet, la morale bourgeoise condamne la fainéantise.

Au début du 19e siècle, la naissance du socialisme entraîne une considération toute nouvelle pour les travailleurs : le travail devient sacré, tout en dépend. Saint-Simon donne comme première maxime de sa société idéale : "L'homme doit travailler". Proudhon, dans certains de ses ouvrages, s'en prend à la malédiction biblique du travail. Quant à Marx, il veut que les anciens esclaves deviennent les dictateurs de la nouvelle société : c'est un changement de point de vue complet. Mais cette réhabilitation ne signifie pas encore que le travail est considéré comme un bien, comme une source de joie. Dans la conception bourgeoise, c'est surtout une valeur négative;

il écarte les maux, mais ne procure pas de plaisir à l'individu. Seul Fourier, au 19e siècle, a eu l'audace de parler de travail attrayant et de le placer au centre de sa philosophie du bonheur. Pour réaliser cette ambition révolutionnaire, il a imaginé une révolution totale, dont la première réalisation devait être la disparition du salariat.

Il veut donner à ses phalanstériens un minimum de subsistance qui garantira le libre choix des tâches. Il ne faudra plus travailler simplement pour manger et ne pas mourir de faim. L'organisation sériale doit briser la monotonie et entretenir l'enthousiasme. Il faut multiplier les tâches agréables, liées à l'agriculture et réduire le plus possible le travail désagréable lié à l'industrie. Ceci dénote chez Fourier une certaine prescience de l'écologie actuelle.

Il n'entre pas dans notre propos de discuter des possibilités de réaliser cette utopie. Retenons seulement que Fourier affirme assez logiquement que, pour chasser la malédiction du travail de notre société occidentale, on ne peut pas se contenter de solutions réformistes ; il faut opérer une révolution radicale.

Après Fourier, le travail attrayant a été oublié pendant longtemps et de Man a eu le grand mérite de reprendre ce problème. Contrairement à son prédécesseur. Il n'estime pas nécessaire de changer la société pour réaliser son objectif. Il m'apparaît ainsi comme un représentant de l'utopie morale, que je n'ai pas craint d'opposer à l'utopie sociale de Fourier.

L'utopie sociale prend l'homme tel qu'il est, avec ses passions, et veut le rendre heureux en changeant la société. Par contre, l'utopie morale, qui marque toute une littérature, de Thomas More à Etienne Cabet, maintient les grandes options de la civilisation occidentale et prétend qu'il faut changer l'homme pour le rendre heureux.

De Man attribue une très grande importance à la joie au travail, qu'il considère comme le premier problème social et la première tâche de son socialisme fondé sur l'abandon de la lutte de classe. Une fois réalisée, elle éliminera le complexe d'infériorité sociale des travailleurs, en les intégrant vraiment dans le régime capitaliste. Comme Mlle Rongère le dit quelque part dans son livre, la question ouvrière est, pour de Man un tragique problème d'inadaptation au capita-

lisme et à la société moderne.

La joie au travail est naturelle à l'homme et existait déjà pleinement chez l'artisan du moyen âge. Elle s'épanouira à nouveau si on abolit les obstacles qui la gênent pour le moment. Parmi ceux-ci cependant, il ne faut pas compter le machinisme, qui aurait des aspects très positifs et que de Man défend dans un long chapitre de son livre, La joie au Travail. Cette analyse est-elle satisfaisante ? Il me semble que de Man est parti d'une excellente idée, qu'il a lancé une très belle formule, mais qu'il n'est pas arrivé à l'intégrer dans un système cohérent. Je voudrais à ce propos, vous poser certaines questions. Est-il possible de susciter la joie au travail dans une société capitaliste qui ne s'en soucie guère et qui a pour premier but le profit ? Ne faudrait-il pas d'abord changer cette société ? Deuxième point : qu'est-ce exactement que la joie au travail pour de Man ? Il est malaisé de trouver une définition précise de cette notion dans le livre-enquête qui lui doit son titre et dans Au delà du marxisme.

En effet, de Man rejette expressément une définition hédonistique à la Fourier. La joie au travail serait plutôt le bonheur du devoir accompli. Mais partir de la joie pour aboutir au devoir, n'est-ce pas escamoter le problème et entrer dans une sorte de logomachie moraliste ? Il nous dit aussi que la joie au travail est instinctive ou du moins trouve son origine dans une série d'instincts dont il nous donne la liste. Logiquement, la satisfaction des instincts ne devrait-elle pas conduire au plaisir ?

Enfin, n'était-il pas contradictoire de faire de l'artisan du moyen âge le modèle de la joie au travail et de défendre en même temps le machinisme ? Disons un mot de cette vision médiévale qui, selon Mme Grawitz, serait due à l'influence de Pirenne. Il y a quelque chose de très juste dans l'admiration d'Henri de Man pour cette grande époque méconnue. Mais je crois que son étude du travail au moyen âge est tout à fait inexacte. Il oublie que ces fameux artisans qu'il admire étaient alors relativement privilégiés, le vrai sous-prolétariat étant composé des paysans, des serfs qui eux, n'ont certainement jamais connu la joie au travail.

Guy DESOLRE. - Je voudrais m'adresser aux deux rapporteurs, M. Lehouck et Mme Grawitz. A propos du rapport de Mme Grawitz, j'ai quelques remarques à faire. Je n'ai pas eu tellement le temps d'en prendre connaissance, sauf pendant votre exposé oral. Je voudrais que vous me donniez un peu plus d'explications. Vous parlez de la psychologie sociale qui intervient chez de Man comme élément de rationalisation de ses propres choix. C'est une expression que j'ai personnellement utilisée dans mon propre rapport, au sujet de la théorie des mobiles, qui intervient chez de Man après la faillite lamentable de l'Internationale en 1914 et l'expérience de la première guerre mondiale. Je voudrais savoir dans quel sens vous avez entendu cette rationalisation.

Le deuxième point que je voulais soulever, c'est l'analyse du fascisme que l'on trouve chez de Man. Je crois qu'ici il faut distinguer deux choses. Effectivement, on trouve chez de Man, notamment dans toute une série de brochures du début des années 1930, notamment une brochure dont je ne sais pas si elle a été publiée en français, Sociale Krachten in de hedendaagse crisis van Duitsland (Les Forces sociales dans la crise actuelle de l'Allemagne), publiée à Amsterdam, Arbeiderspers, en 1932, une excellente analyse de la base sociale du fascisme, ce que de Man appelle les prolétaires en chapeaux, c'est-à-dire prolétaires en cols blancs, et certaines fractions des couches moyennes qui, dans la crise économique, sont désespérées et ont peur de rejoindre les rangs du prolétariat. Par réflexe contre cette peur, ils rejoignent le mouvement qui apparaît comme mouvement anti-socialiste, mais qui a néanmoins une démagogie socialiste, à savoir le mouvement national-socialiste, les mouvements fascistes etc.

Il s'agit là d'une analyse malgré tout partielle. C'est une analyse très riche d'un aspect du fascisme, à savoir sa base sociale. Mais je crois qu'il faut considérer, quand on analyse le phénomène qu'est le fascisme, et d'ailleurs quand on analyse tout phénomène d'Etat fort, la nature sociale de classe de ce mouvement. Les deux choses ne sont pas exactement identiques. Déjà depuis Marx dans Le Dix-huit Brumaire, le marxisme a fait cette distinction à propos notamment des paysans qui étaient la base sociale du bonapartisme, bonapar-

tisme qui, du point de vue de sa nature de classe, ne se résumait évidemment nullement aux intérêts des paysans. Or c'est ici sur ce deuxième point, à savoir l'analyse de classe de la nature sociale du fascisme lui-même, que de Man est très faible. On trouve dans certains textes sur ce deuxième aspect, même de curieux "slips of the tongue" d'Henri de Man, qui parle de "l'erreur" du fascisme ou du national-socialisme, et certaines choses qui peuvent, je crois, nous être utiles pour interpréter certaines illusions qu'il aura pendant la période ultérieure, à savoir 1940-41. C'est le deuxième aspect que je voulais soulever.

Le troisième aspect, c'est cette très intéressante citation de Masses et chefs qui est faite à la page 35 du rapport, citation qui concerne l'analyse de la nature d'une bureaucratie dans le mouvement ouvrier, de la permanence de cette bureaucratie et de la signification de cet appareil pour les travailleurs. Je crois qu'il y a une analyse pas du tout simpliste consistant à voir que dans la possibilité pour le bureaucratisme d'avoir une emprise sur les masses, il n'y a pas seulement le *deus ex machina* d'une méchante aristocratie ouvrière, mais également le fait que sans éducation socialiste dans l'autre sens, il y a effectivement une adaptation aux conquêtes acquises. Et il y a d'autre part la compréhension fort juste du caractère d'instrument de l'organisation du parti, la conception concomitante que les travailleurs ne lâchent pas si facilement cet instrument, à moins qu'ils n'en aient un autre. Un travailleur ne jette pas son instrument de travail parce qu'il a un défaut. Il cherche à le réparer.

Chez de Man, après tout ce qu'il dit au sujet de cette bureaucratie, qu'il vilipende, dont il fait une critique acérée, il y a quand même, et malgré tout, le fatalisme de l'accepter. Il y aurait une autre attitude possible, celle d'organiser - mais pour cela de Man aurait dû avoir une autre conception du parti lui-même - un contrôle sur les dirigeants, une sélection des membres, une sélection de la base, une sélection au travers du dévouement au mouvement, etc... et pas seulement un mouvement qui accepte n'importe qui, comme les partis sociaux-démocrates le faisaient à l'époque et le font d'ailleurs encore aujourd'hui.

Je termine en venant au rapport de M. Lehouck. J'ai noté, en me réjouissant, qu'il faisait allusion au Droit à la paresse, qui est un pamphlet tout à fait remarquable de Paul Lafargue, le beau-fils de Marx. A ce sujet je voudrais rappeler quelque chose : On a retrouvé l'exemplaire du Droit à la paresse ayant appartenu à Marx lui-même, et dans cet exemplaire on a trouvé des annotations marginales, faites par Marx. Cet exemplaire annoté indique combien Marx était enthousiaste à propos de sa conception du travail, surtout du non-travail et non pas la joie au travail. C'est le non-travail qui est mis en évidence. La réhabilitation du travail par opposition au non-travail n'est pas un motif marxiste. C'est un motif typiquement kautskyen, voire stalinien. Dans le marxisme, c'est le stalinisme et le kautskysme qui ont représenté les deux grandes écoles qui ont mis le travail en évidence, en tant que valeur fondamentale.

Michel BRELAZ. - M. Lehouck observe que de Man serait l'un des premiers à être revenu à la notion de joie au travail, que Fourier avait développée. Je voudrais signaler quelques-uns de ses prédécesseurs dans ce domaine. De Man s'est en effet inspiré de différents penseurs, dont Fourier lui-même, directement ou à travers William Morris. De Man dit lui-même dans The Remaking of a mind que les oeuvres de William Morris étaient parmi ses textes favoris. Or, Morris, dans son oeuvre, avait développé l'idée du plaisir dans le travail. Je ne sais pas s'il s'y trouve l'expression de joie au travail, mais les deux notions sont assez proches. Il faut également citer Ruskin, qui a influencé Morris; Alfred Adler, qui a insisté sur la composante sociale du sentiment de joie; Karl Bücher, professeur d'économie d'Henri de Man à l'Université de Leipzig, qui a écrit un livre intitulé Travail et rythmes, où il signale que le rythme est le lien réunissant en un faisceau cohérent les éléments travail, jeu et art. Il n'est pas exclu que de Man se soit souvenu de son professeur d'économie. Il y a également Huizinga, dont

l'ouvrage Homo ludens date de 1938; dans ce cas, de Man a pu s'inspirer d'un ouvrage antérieur, Le déclin du moyen âge, qui date de 1919. Enfin, il y a encore Rathenau, qui figure parmi les précurseurs d'Henri de Man, dont nous parlera M. Dauphin-Meunier. Tout cela pour souligner qu'il n'y a pas eu entre Fourier et de Man un vide en ce qui concerne l'étude de la joie au travail.

Ivo RENS. - Ce n'est pas par hasard que de Man utilise l'expression de joie au travail, plutôt que celle de plaisir au travail. Le mot plaisir apparaît parfois sous la plume, mais c'est essentiellement la notion de joie qui est sienne, et elle est tout à fait différente. Je pense avec M. Brélaz, que de Man n'a pas inventé cette notion. Quant à la portée que revêt chez lui la distinction entre plaisir et joie, il faut la rechercher, je crois, dans l'opposition entre la perspective socialiste d'Adler et celle hédoniste de Freud. Pour Adler, la joie est un état affectif que l'on éprouve lorsqu'il y a prédominance du sentiment communautaire sur la volonté de puissance. Le terme joie, apparaît souvent dans l'oeuvre d'Adler. Il me paraît traduire une plénitude d'âme que ne comporte en aucune façon la notion de plaisir chez Freud.

Michel BRELAZ. - J'aimerais faire une remarque assez rapide au sujet du degré de mécanisation dont parle M. Lehouck à la page 8 de son rapport, en disant que la mécanisation ne serait jamais absolue. Ce conditionnel m'étonne car je pense que de Man a raison d'affirmer que la mécanisation n'a jamais pu entièrement tuer la joie au travail pour différentes raisons, parce qu'elle rencontre des obstacles de toute nature - obstacles psychologiques, sociaux, etc. - qui empêchent que la mécanisation étouffe complètement la joie au travail. De Man signale différents exemples de ces résistances. Lorsqu'il dit que l'ouvrier tend naturellement à la joie au travail, "naturellement" signifie, à mon avis, que chez de Man il n'y a pas opposition entre nature

et culture. Il y a une recherche naturelle de la joie au travail, en quoi d'ailleurs il rejoint Fourier. La recherche de la joie chez de Man est plus fondamentale, plus naturelle que le mobile acquisitif. Différents passages de l'oeuvre d'Henri de Man signalent le travail comme étant à l'origine de quelque chose de plaisant, d'agréable, qui vise à créer des valeurs artistiques, plutôt que des valeurs économiques.

A propos du complexe d'infériorité sociale comme cause de l'hostilité au capitalisme, dont M. Lehouck parle à la page 10 de son rapport, il ne s'agit pas là d'une cause unique qui expliquerait l'hostilité au capitalisme. Ce complexe d'infériorité sociale doit être conçu comme la résultante d'un ensemble de sentiments, de mobiles et de situations reposant sur des conditions objectives. Signalons les sentiments d'exploitation, d'oppression, d'égalité, toute une série de sentiments qui font que le complexe d'infériorité sociale n'est pas assimilé par de Man à cause unique.

L'abandon de la lutte des classes par de Man ne signifie pas non plus un abandon, un ralliement au capitalisme, et aux méthodes réformistes du mouvement socialiste. Vous devez tenir compte ici non seulement d'Au delà du marxisme, mais des ouvrages subséquents et notamment de tout ce qui a trait au planisme, dont je ne pense pas que ce soit une technique réformiste.

D'autre part, à la page 11, M. Lehouck dit que tout le monde reconnaît aujourd'hui la valeur de l'analyse économique de Marx. Or de Man, précisément, insiste sur la valeur des théories économiques de Marx. Ce qu'il conteste, c'est qu'on puisse en déduire l'évolution nécessaire du capitalisme vers le socialisme, la révolution et la dictature du prolétariat. Mais il reconnaissait volontiers que la théorie de Marx était encore la meilleure explication existante de l'évolution du capitalisme. Aussi ne reviendrai-je pas ici sur l'affirmation de "la primauté absolue accordée à la psychologie" par de Man, dont j'ai déjà dit à propos du rapport de M. Desolre qu'elle ne me semblait pas exacte. Contrairement à ce que pense M. Lehouck, je crois que de Man n'a jamais nié l'importance de l'économique, ni qu'il y eût interaction

entre l'économique et le psychologique.

Gust de MUYNCK. - Dans son texte Mme Grawitz dit que de Man indique lui-même qu'il a été le premier à enseigner la psychologie sociale en Europe et cela à Francfort en 1929. Il doit y avoir erreur. De Man a donné son premier cours de psychologie sociale en 1922 et 1923 à l'Ecole ouvrière supérieure à Bruxelles, où j'étais, présent comme moniteur.

Mme Grawitz a raison de s'étendre sur une conception que de Man a toujours défendue, à savoir que le but ne justifie jamais les moyens. Au contraire, d'après de Man, les moyens influent sur le but, le font dévier. Vous dites qu'il s'adaptait difficilement à son public. Vous avez raison. Il avait certaines difficultés à s'adapter au milieu ouvrier tout en s'efforçant de le faire.

Je voudrais souligner encore une chose. On n'a pas parlé de l'écho des idées, de l'oeuvre d'Henri de Man en Angleterre. C'est un écho qui était d'après ce que je crois savoir très faible, extrêmement faible.

Saul, G.D.H. Cole a été connu comme vulgarisateur des idées demaniennes. Ainsi par exemple, aucune des brochures de la Fabian Society n'a jamais traité de l'oeuvre d'Henri de Man. Celui-ci avait pour Bernard Shaw une très grande admiration et il a toujours éprouvé une certaine déception du fait que, ayant envoyé à Bernard Shaw un exemplaire dédié d'Au delà du marxisme, il n'avait jamais reçu de réponse. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Est-ce que l'oeuvre d'Henri de Man était trop abstraite ? Je le suppose. Les Anglais sont pragmatiques avant tout; cela pourrait expliquer l'absence de réaction de la part de Shaw.

Franz GROSSE. - Après l'excellent exposé de Mme Grawitz, j'ose à peine dire quelques mots sur le problème fondamental. Nous parlons ici toujours de l'oeuvre d'Henri de Man. Il me semble que nous

oublions quelquefois qu'elle a été écrite il y a cinquante ans et plus ; entre-temps la société a tellement changé qu'il faut se poser la question de savoir comment appliquer les idées d'Henri de Man à cette nouvelle société. Par exemple, en Allemagne, les jeunes ne connaissent pas de Man. Dans les bibliothèques vous ne trouvez pas ses oeuvres. J'en ai cherché à la bibliothèque de Munich et je n'en ai pas trouvé. De même, les sociologues en Allemagne ne parlent pas d'Henri de Man, à l'exception de mon ami Ortlieb, sociologue et économiste, qui devait venir ici, et qui est presque le seul qui mentionne les idées d'Henri de Man.

Ivo RENS. - Puis-je vous demander de bien vouloir parler des problèmes de la psychologie sociale, de la théorie des mobiles et de la joie au travail ?

Franz GROSSE. - Je parle de la psychologie sociale, en ce sens que je me demande si la psychologie dont parle de Man dans ses oeuvres est encore applicable à la société actuelle. Prenez par exemple la situation des ouvriers. On ne peut plus la considérer comme il y a cinquante ans. Prenez les technocrates qui existent aujourd'hui. Prenez toutes les questions qui se posent aujourd'hui. La psychologie d'Henri de Man est excellente, mais elle concernait les masses de 1920-1930. Aujourd'hui nous avons une société, des ouvriers, qui ne sont pas préoccupés de socialisme. Ils n'en ont aucune idée, et tout ce qu'ils désirent, c'est de bien vivre. Dans ce sens, il est nécessaire de se demander ce que dirait de Man aujourd'hui de ces problèmes sur le plan psychologique.

En ce qui concerne la joie au travail, je dois dire qu'il a fait des observations magnifiques, mais les choses ici aussi ont énormément changé, la situation est devenue tout autre. Prenez les machines modernes qui sont utilisées et qui donnent aux ouvriers d'autres sentiments. Il y a volonté de diminuer le travail, la durée du travail, mais

on cherche aussi, naturellement, à trouver un moyen pour augmenter la joie au travail; en fait, c'est extrêmement difficile.

Autre problème actuel celui de la cogestion, lié au problème de la joie au travail pour les ouvriers. La cogestion envisage surtout la participation des ouvriers à l'administration des entreprises aux différents niveaux et la participation dans les organes de direction ou les conseils d'administration. On croit ainsi enlever à l'ouvrier le sentiment d'être un simple objet sans influence et lui donner le sentiment d'être un vrai collaborateur. Je ne veux pas dire qu'on a réussi à réaliser ces idées. Je voulais simplement indiquer que la situation avait changé et que les problèmes actuels sont souvent très différents de ceux d'il y a cinquante ans.

Georges LEFRANC. - Deux brèves observations. La première concerne la vision qu'avait Henri de Man du moyen âge, dont plusieurs ont pensé qu'elle était optimiste. Je crois que c'est vrai, mais c'est soulever un problème qui rejoint une remarque de M. Brélaz; quelle influence a pu exercer sur Henri de Man la pensée socialiste anglaise, - non seulement Ruskin et Morris, mais également Carlyle ? Dans cette pensée présocialiste ou socialiste britannique d'avant 1914, ne trouve-t-on pas déjà cette admiration du moyen âge ?

Mon autre observation concerne la joie au travail. M. Lehouck n'a pas fait état du dernier article publié par Henri de Man, écrit quelques semaines avant sa mort; il est intitulé (le mot apparaît aujourd'hui tragique) Position de départ. Il a paru dans la revue catholique "Sources", et revenait sur la joie au travail, reprenant certaines observations antérieures, soulignant qu'il n'y avait pas de travail sans peine, mais jamais de travail sans contentement. Il concluait à une espèce de polarité, de tension dont de Man souhaitait qu'on fasse un axe de développement. Chemin faisant il soulevait d'ailleurs, indirectement, le problème du Tiers Monde. Comme le passage est court, je vous demande de pouvoir le citer :

"Notre civilisation occidentale, qui est celle de l'homme blanc aux yeux des Jaunes et des Noirs, leur apparaît avant tout comme distincte des leurs par l'importance primordiale qu'elle accorde au devoir de travailler et à la valeur du temps comme temps de travail. L'homme blanc est celui qui travaille le plus possible pour gagner le plus d'argent possible, tandis que l'homme - et plus souvent d'ailleurs la femme - de couleur ne travaille que juste ce qu'il faut pour satisfaire des besoins immédiats, dont la nourriture est le principal. La richesse, la puissance et la considération sociale, apanages généralement héréditaires d'une minorité, s'acquièrent autrement ici que par le travail. Pour l'homme blanc d'Europe et d'Amérique, au contraire, le travail est le plus impérieux des devoirs sociaux et sa religion est la seule qui l'érige en commandement moral".

Jef RENS. - Je voudrais répondre à quelques questions que Mme Grawitz a posées dans son intervention. Elle a demandé s'il y avait ici quelqu'un qui pourrait la renseigner sur les influences que de Man a pu subir à l'Université de Francfort. J'étais étudiant d'Henri de Man à l'Université de Francfort pendant deux semestres. Je n'ai jamais entendu de Man parler d'Adorno. Par contre, j'ai entendu beaucoup citer Horckheimer. le philosophe, Karl Manheim, le sociologue, qu'il a fait venir à son séminaire, Karl Loewe, l'économiste, pour qui il avait beaucoup d'estime, et Heller, qui a fait une tentative tardive et vaine pour entraîner le parti social-démocrate à réagir contre le fascisme. Ce sont les hommes qu'il fréquentait le plus.

Vous avez aussi demandé quelle était sa méthode d'enseignement. Je voudrais reprendre une remarque que vous avez faite ailleurs, et sur laquelle je ne peux pas être d'accord, quand vous avez parlé de l'attitude autoritaire d'Henri de Man. J'ai eu beaucoup de professeurs, mais je n'en ai eu aucun aussi démocratique, aussi près de ses étudiants, je dirais aussi gentil avec ses étudiants, qu'Henri de Man. Aucune attitude autoritaire, et tout ce qu'il y a de plus éloigné de l'attitude d'un titulaire de chaire. C'était un copain qui en savait plus.

Vous avez demandé comment il enseignait. Je dirais que son cours consistait à penser tout haut. Il n'y avait apparemment rien de préparé. Il ne venait jamais avec un papier. Il avait un thème, et sur ce thème il émettait des réflexions. On le voyait penser. On peut s'imaginer qu'il écrivait comme il donnait son cours.

Vous avez employé une autre notion qui me paraît plus près de sa vérité, de sa réalité, c'est son élitisme. Tout le monde ne doit pas être d'accord avec moi, mais de Man, comme tribun devant les grandes masses, sauf exceptionnellement, était plutôt médiocre. Mais, quand il parlait devant un auditoire composé de ses pairs, de gens formés comme lui, qui parlaient le même langage, il pouvait être brillant, éloquent, comme personne ne pouvait l'être. J'ai gardé un souvenir extraordinairement vivant d'Henri de Man parlant à l'Institut für Sozial-Forschung. C'était une sorte de grand Blockhaus qui n'existe plus, au milieu duquel il y avait un grand hall entouré de cellules dans lesquelles étudiaient professeurs et assistants. Ce hall était bondé, parce que de Man allait parler sur un thème qui intéressait les universitaires, Der neu entdeckte Marx. Je crois que tout ce qu'il y avait comme professeurs et étudiants à la faculté des sciences humaines était là, compressé dans un espace beaucoup trop petit.

Je crois n'avoir jamais de ma vie vécu une telle atmosphère de densité de pensée qu'à cette occasion. De Man a parlé de façon éblouissante, notamment lors des réponses données à ceux qui avaient posé des questions. J'ai gardé le souvenir d'une jeune femme qui soutenait Kierkegaard contre le jeune Marx. Et le duel oratoire entre Lisa Pachsmann qui a été abattue par les nazis à la hache, et de Man, fut un des grands moments intellectuels de mon jeune âge. Donc, élitisme : oui; autoritarisme : non.

Encore un dernier mot, puisque vous avez posé une question sur la psychologie sociale. Il était très familiarisé, sans doute à la suite de son passage aux Etats-Unis, avec les penseurs américains. Nous avions dans son séminaire quelques jeunes Américains, avec qui je suis toujours en rapport et une jeune Allemande qui avait fait trois ans d'université, en Amérique, au Wisconsin, je crois. Je me rappelle, à part Wundt que de Man aimait beaucoup citer, Adler beaucoup

moins, des noms qui revenaient fréquemment dans ses exposés et dans ses réponses aux questions : Mac Dougall, le behaviorisme, Boas et l'éducateur John Dewey. Si je peux consulter mes notes j'en trouverai peut-être encore d'autres.

Madeleine GRAWITZ. - Je suis persuadée que de Man n'avait rien d'un mandarin, au sens où la jeunesse aujourd'hui qualifie ainsi certains professeurs. Il était proche des étudiants. Cependant, dans Cavalier seul, je crois, il écrit que la pédagogie ne l'a jamais beaucoup intéressé. Dans le cadre de l'Ecole ouvrière, il a voulu tenter un enseignement démocratique, mais s'est rendu compte que les étudiants attendaient surtout de lui qu'il dise ce qu'il pense.

Tout en se voulant très peu autoritaire au sens formel du terme, peut-être était-il quand même très fortement le leader qui s'impose. Les étudiants, impressionnés par la puissance intellectuelle de leur professeur, n'osaient plus s'exprimer.

Jef RENS. - Notre ami de Muynck pourrait mieux répondre que moi. Je dois faire une distinction. J'ai suivi des cours d'Henri de Man à l'Université de Francfort, non à l'Akademie der Arbeit. Je ne puis parler de l'enseignement d'Henri de Man dans le milieu ouvrier. Sur ce point, je crois que M. de Muynck et M. Magits peuvent apporter des témoignages meilleurs et plus véridiques que moi. Je ne vais pas jusqu'à dire que de Man était déçu de son expérience des écoles ouvrières supérieures, à Uccle d'une part, à l'Akademie der Arbeit d'autre part, mais j'ai eu l'impression qu'elle n'avait pas répondu entièrement à son espoir. C'était un tout autre public.

Léo MAGITS. - Je pourrais ajouter un petit renseignement. J'ai pu me convaincre que de Man, parlant aux militants syndicaux, et

non pas à l'Université ou à l'Académie, était un professeur de première classe. Il avait une méthode qui consistait à partir du milieu du travailleur, et tâchait, usant d'un système de questions et de réponses, d'inculquer des notions nouvelles.

C'était une méthode active en avance sur les méthodes de l'époque. Il faisait parler les travailleurs et les incitait à parler et à penser par eux-mêmes.

Ivo RENS. - Je pense qu'il nous faut aujourd'hui interrompre cette séance. Mais elle ne sera que suspendue puisque, aussi bien, M. Petermann a annoncé une intervention sur ce point, et que Mme Grawitz et M. Lehouck désirent répondre à certaines observations, qui leur ont été adressées. Je vous donne donc rendez-vous demain matin.

(La séance est levée vers 18 heures)

Mardi 19 juin 1973 (matin)

La séance est ouverte à 10h.

Ivo RENS. - Nous n'avons pas encore épuisé le point 1 de notre ordre du jour. Je vous propose donc que nous continuions la discussion pendant une heure et quart seulement, sinon nous empiéterions trop sur le temps dévolu au second point, à savoir le planisme et l'influence d'Henri de Man entre les deux guerres. Par conséquent, je demande aux personnes qui interviendront d'être aussi brèves que possible. Je proposerai tout à l'heure que nous fassions une très brève interruption de cinq minutes, juste avant de commencer le débat sur le planisme.

S'il n'y a pas de contestation sur cette façon de procéder, nous allons reprendre sans tarder le débat, là où nous l'avons laissé hier soir.

(Assentiment)

Simon PETERMANN. - Sur le problème du fatalisme d'Henri de Man je pourrais donner quelques précisions supplémentaires. Je crois que c'est à propos d'un chapitre particulier dans son livre Au delà du marxisme, celui intitulé "Le socialisme dans le temps : de la révolution à la réforme", que de Man explicite sa critique du réformisme. Or, je crois que c'est à propos de cette analyse qu'on peut parler du fatalisme d'Henri de Man.

Je m'explique. Je ne reviendrai pas sur des choses déjà dites ici. Henri de Man a été profondément troublé par le conservatisme et l'inertie des partis appartenant à la seconde Internationale. Il le dit lui-même dans Au delà du marxisme. Cet ouvrage est l'aboutissement d'une crise intellectuelle provoquée par deux causes principales :

son expérience au sein du mouvement ouvrier belge et allemand, et le choc psychologique provoqué par août 1914 et la chute de l'Internationale.

La plupart des partis ouvriers de l'époque, sous une phraséologie révolutionnaire, cédaient entièrement au réformisme, au légalisme le plus strict. Et le cas le plus typique, nous avons eu l'occasion d'en discuter, était assurément celui de la social-démocratie allemande dont la plus brillante réussite résidait dans ce qu'elle était parvenue à créer une véritable contre-société, un "milieu de vie" comme dit Annie Kriegel, qui se constitue presque ipso facto en société rivale et challenger de la société officielle.

Dans ce chapitre intitulé "Le socialisme dans le temps", de Man va analyser les causes profondes qui expliquent, selon lui, le passage de l'esprit révolutionnaire à l'esprit réformiste. On connaît l'analyse extrêmement brillante qu'il nous donne de la psychologie ouvrière. Mais c'est une analyse un peu linéaire, quelque peu idéaliste. A ses débuts, dit-il, le mouvement ouvrier socialiste est dominé par une croyance eschatologique en une transformation de l'ordre social. Il s'agit pour de Man d'un véritable acte de foi, qui se reflète dans la terminologie. Cette croyance va s'incarner dans un ensemble de dogmes, de rites, de pratiques culturelles destinés à entretenir et à faire revivre, dans l'âme des masses, les expériences émotionnelles fondamentales du socialisme.

Peu à peu, dit de Man, les choses vont changer au cours du 19ème siècle. A mesure que le mouvement ouvrier va se développer, qu'il conquiert pour les travailleurs des avantages et atteint de nouveaux adhérents, les préoccupations pratiques vont passer de plus en plus au premier plan, non plus seulement, dit-il, dans la psychologie des chefs, mais encore dans la psychologie des masses. Le sentiment eschatologique du début va s'estomper peu à peu et une importance croissante sera accordée aux problèmes de tactique et de réalisation immédiate.

Et, dit-il, le parti socialiste va s'engager dans la voie qui, progressivement, le conduit de l'idéal révolutionnaire au simple réformisme.

Ce déplacement des mobiles - ici j'établis peut-être une charnière avec la seconde partie - qu'Henri de Man caractérise comme le "refoulement de la mentalité révolutionnaire par la mentalité réformiste" est selon lui inéluctable. Et c'est bien à ce propos qu'on peut utiliser l'expression de fatalisme. "Il faut chercher, écrit-il, les causes de cette évolution, à côté des effets psychologiques généraux de l'ascension sociale des masses ouvrières sur les masses elles-mêmes, en premier lieu dans le fait de l'organisation". Ceci me semble particulièrement important, car l'aspect le plus intéressant de cette critique du réformisme, c'est assurément la liaison qu'il établit entre, d'une part, la bureaucratie, et plus spécialement la bureaucratie ouvrière, et d'autre part, le réformisme. La cause principale du changement de caractère du mouvement ouvrier réside, selon Henri de Man, dans la rapidité, plus ou moins grande de sa bureaucratisation. Il va même plus loin. Cette tendance au réformisme est même selon lui inhérente à toute forme d'organisation. "Sa victoire, écrit-il, sera la plus aisée là où les circonstances favorisent le plus la transformation du but particulier de l'organisation en un but absolu. La prédominance de la volonté de puissance et la bureaucratisation des dirigeants".

Cette thèse qui mérite d'être étudiée de plus près, rejoint la célèbre et pertinente analyse qu'avait donnée Robert Michels, qui, le premier, dans un ouvrage fameux consacré aux partis politiques, élabore en détail l'hypothèse selon laquelle la puissance dont disposait la social-démocratie allemande, et pour inévitable que fût sa prolifération, était la cause directe de son impuissance politique présente et à venir.

Telle était d'ailleurs aussi la constatation, quelque peu amère, qu'Henri de Man va faire dans le chapitre déjà mentionné de son livre, lorsqu'il écrivait que "tout mouvement intellectuel organisé

finit par atteindre un stade de développement, où la puissance de son organisation devient l'obstacle principal à la réalisation de son but"...

L'analyse d'Henri de Man, comme celle de Michels qui constitue comme on le sait une extrapolation à partir de la social-démocratie wilhelmienne, constitue également une extrapolation à partir de l'expérience de la social-démocratie allemande, et probablement aussi de l'expérience qu'il a tirée de son activité au sein du mouvement ouvrier belge.

Cette analyse va s'articuler autour de deux axes complémentaires. La première ligne d'explication relève essentiellement de la sociologie des organisations. L'expérience du mouvement ouvrier démontre que l'existence de grandes organisations politiques et syndicales de masse est inconcevable sans l'appui d'un appareil permanent de fonctionnaires qui, par une certaine spécialisation, essayent de combler les lacunes créées par la condition prolétarienne au sein de la classe ouvrière.

Cette spécialisation professionnelle des fonctions directrices au sein des partis ouvriers et des organisations économiques du mouvement ouvrier entraîne ce que de Man appelle "la naissance d'une nouvelle stratification sociale", d'une classe sociologique nouvelle, composée de fonctionnaires, de parlementaires, de journalistes, qui, selon lui, cessent d'être des prolétaires, quelque importante que soit l'influence de l'intérêt prolétarien sur leur mentalité, pour devenir des intermédiaires, presque à leur insu, entre la masse et la civilisation bourgeoise, par le phénomène d'adaptation aux normes de la classe dominante.

Ce n'est pas tout. Cette professionnalisation des chefs entraîne une autre conséquence tout aussi inévitable : la différenciation croissante entre les dirigeants et les masses. Ces hommes en se spécialisant vont acquérir du pouvoir sur d'autres hommes, tendront à le conserver et à consolider ce pouvoir.

Il est à remarquer qu'on retrouve presque exactement la même terminologie chez Michels, qui montrait avec une profusion d'exemples, comment la direction des grandes machines politiques était progressivement accaparée par une classe professionnelle qui évince les militants et qui soulignait également la transformation psychologique qui se produit dans les chefs politiques d'origine prolétarienne.

Pour Henri de Man, c'est ce phénomène de bureaucratisation, qui satisfait le besoin d'ascension sociale - bien que l'on ne puisse parler d'embourgeoisement, au moins au début, ni de transformation sociale en couche privilégiée, - qui confère incontestablement des privilèges d'autorité, de pouvoir auxquels les individus accordent une grande importance - c'est ce phénomène de bureaucratisation, disais-je, qui provoque selon lui, le déplacement du centre de gravité des mobiles psychologiques.

Et ici l'analyse d'Henri de Man s'ordonne autour d'une seconde ligne d'explication qui fait essentiellement appel à la psychologie sociale.

Dans le temps, à la suite des progrès de l'organisation et des tâches techniques nouvelles qui en découlent, les organisations commencent à être conçues comme des buts en soi, en particulier par ceux qui s'identifient le plus directement et le plus nettement à ces organisations, les "permanents", les fonctionnaires. De Man explique que le mobile de l'organisation s'en trouve peu à peu changé. Certes, on ne renonce pas immédiatement au but final primitif, ne serait-ce qu'à cause de l'influence, notamment électorale, que ce but continue à exercer sur une partie des masses, mais ce mobile n'est plus un mobile d'action immédiat. Il est, dit de Man, refoulé.

Cette tendance générale vers l'identification du but et des moyens, de l'individu bureaucratique et de l'organisation favorise les attitudes conservatrices. Ceux-là mêmes qui s'identifient le plus aux

organisations en viennent à se comporter comme si toute nouvelle conquête du mouvement ouvrier devait être subordonnée de manière absolue et impérative à la défense de ce qui existe. Henri de Man montre combien la bureaucratisation favorise un "état d'âme" - toujours cette terminologie de croyance, état d'âme, instinct... - dominé par le souci de maintenir l'organisation, la presse et la représentation parlementaire, combien même le développement de l'organisation amène à confondre de plus en plus la cause du socialisme avec celle du parti...

Voilà qui correspondait certainement au sentiment intime des syndicalistes belges pendant l'entre-deux-guerres, qui préféraient s'en tenir à une action strictement quotidienne, "alimentaire" a-t-on dit, plutôt que de s'engager dans des actions dont l'issue était incertaine et qui menaçaient finalement la stabilité et la puissance des organisations.

Cette tendance de l'organisation à devenir son propre but est encore renforcée par ce que de Man appelle l'instinct acquisitif (ou instinct de jouissance ou d'appropriation privée). Toute amélioration matérielle, explique-t-il, entraîne la formation d'une mentalité nouvelle. "Celui, écrit-il, qui n'a rien à perdre que ses chaînes, pour paraphraser le Manifeste communiste, sent en révolutionnaire ; celui qui a conquis quelque chose, sent en conservateur par rapport au bien conquis". Et cette tendance est encore soulignée par un autre phénomène que de Man met en valeur lui aussi : "Chaque avance nouvelle, chaque acquisition nouvelle de puissance du mouvement ouvrier crée de nouvelles surfaces de contact par lesquelles s'accomplit davantage l'adaptation aux règles idéologiques du milieu bourgeois. Mieux. Chaque élu ouvrier au Parlement, à un conseil communal, à un corps administratif quelconque doit, pour pouvoir remplir ses fonctions, s'adapter au genre de vie de son nouvel entourage. Il cherchera même à s'y conformer le plus souvent avec un empressement d'autant plus grand qu'il espère par là se libérer de la marque d'infériorité qui excluait auparavant les représentants de sa classe des fonctions publiques".

Finalement, que le réformisme soit le destin commun de toutes les grandes organisations ouvrières, telle est bien l'opinion d'Henri de Man. Ni le mouvement syndical, ni le mouvement coopératif n'échappent à cette évolution. Ces organisations se bureaucratisent beaucoup plus rapidement que les partis où cet état d'âme eschatologique, toutes conditions égales d'ailleurs et notamment au même degré de bureaucratisation, se maintient plus longtemps que dans le syndicat ou la coopérative, bien que dans certains cas les organisations économiques apparaissent temporairement comme le refuge naturel des "réactions extrémistes" contre le réformisme du parti. De Man cite à ce propos l'exemple des organisations syndicales en Belgique en 1921. C'est une époque fort troublée et les organisations syndicales vont présenter un certain nombre de revendications. On parle notamment de contrôle ouvrier, de socialisation, revendications qui resteront sans lendemain. On pense également au syndicalisme révolutionnaire en France.

Telle est, réduite à ses lignes maîtresses, l'architecture de la thèse formulée par Henri de Man.

Peut-on entériner aujourd'hui la liaison qu'il établit entre bureaucratie d'une part et de l'autre réformisme, impuissance, absence de pratique et de perspectives révolutionnaires ? Voilà qui suscitera certainement des débats fructueux.

Achille DAUPHIN-MEUNIER. - Je voudrais faire une observation de sémantique à M. Petermann. Dans Au delà du marxisme, L'Idée socialiste, comme dans ses derniers travaux, de Man se déclare réformiste. Seulement, il ne donne pas au mot "réformisme" le sens que notre ami semble indiquer. Il ne se déclare pas réformiste à la Bernstein. Il est réformiste en tant que "partisan de réformes de structures". Un tel réformisme ne s'apparente pas au révisionnisme; il est fondamentalement révolutionnaire.

Simon PETERMANN. - Vous dites que de Man est réformiste, dans le sens de réformer des structures. Je voudrais vous donner une définition que de Man donne lui-même dans le chapitre "Le socialisme dans le temps..." dans son livre Au delà du marxisme. "Le réformiste, écrit-il, est celui pour lequel les réalisations pratiques, quotidiennes, tangibles, sont le mobile d'action dominant". Par opposition au réformiste, il définit le révolutionnaire "comme celui, pour qui le but final, eschatologique, constitue le mobile d'action dominant"...

Michel BRELAZ. - Je voudrais répondre brièvement à l'analyse que M. Petermann vient de faire de la pensée d'Henri de Man dans le chapitre d'Au delà du marxisme qui concerne le passage de l'idée révolutionnaire au réformisme au sein des organisations socialistes. Elle semble confirmer en effet l'idée déjà exprimée ici à deux ou trois reprises, à savoir que chez de Man le rejet du marxisme équivaut à une réhabilitation du capitalisme et de la bourgeoisie, ainsi qu'on peut le lire dans la communication de M. Lehouck. M. Petermann parle de fatalisme en ce sens que de Man constaterait dans les organisations socialistes une évolution fatale vers le réformisme. Mais constater qu'une évolution se fait de manière inéluctable, aux yeux de l'observateur, ne signifie pas que cet observateur soit fataliste et se résigne devant les faits. C'est parce que de Man ne se résigne pas qu'il écrit Au delà du marxisme. Sa conception du socialisme découle de son refus d'un mouvement inéluctable et de sa conviction quant à la possibilité de l'influencer.

Cartes, de Man constate dans le socialisme des années 1920 une dissociation entre ce qui est souhaitable et souhaité : le changement de la société, et ce qui est nécessaire et a été imposé aux socialistes par les circonstances, la guerre, etc. : une tâche de reconstruction et de conservation. Mais l'accepte-t-il pour autant comme inévitable ? Dans une certaine mesure, oui ; c'est du moins ce qu'il semble dire dans Au delà du marxisme. Mais alors pourquoi cet effort

théorique et pourquoi dès lors l'incessante recherche de voies et de moyens pour remédier à cet état de choses, d'abord par une rénovation des mobiles du socialisme et surtout, à partir de L'Idée socialiste, par une rénovation des moyens d'action, qui repousse aussi bien la révolution impossible que le réformisme insuffisant ? Ce n'est pas l'image que je me fais du fatalisme.

Georges LEFRANC. - Je voudrais répondre à l'intéressante communication de M. Petermann sur un point précis. Ce n'est pas seulement dans les analyses de Robert Michels qu'on a soutenu que la puissance des organisations ouvrières était une cause de faiblesse. C'est une idée courante chez les syndicalistes révolutionnaires français avant 1914. Ils accusent les organisations ouvrières allemandes d'être atteintes de "la maladie de la pierre", c'est-à-dire de s'immobiliser dans des constructions multiples qui paralysent leur action révolutionnaire. En 1933, devant la passivité des organisations allemandes en face de l'arrivée de Hitler au pouvoir, le même thème ressurgit sous la plume de Léon Blum. Mon ami Jef Rens se souvient peut-être que l'organe commun des étudiants socialistes français et belges, l'Etudiant socialiste, a organisé une enquête sur ce sujet : "La puissance et la richesse des organisations constituent-elles un péril pour le mouvement ouvrier ?". Je dois dire que cette thèse m'a toujours paru assez faible. Bien que les organisations françaises aient été aussi peu riches en 1940 qu'en 1914, elles n'ont pas pu faire beaucoup mieux que les organisations riches.

A.M. van PESKI. - En ce qui concerne la fatalité ou la non-fatalité de la bureaucratisation, je suis d'accord avec M. Brélaz pour tenir compte de la contre-tendance offerte par la rénovation des mobiles et des méthodes d'action. Mais ce n'est pas tout. Je crois que, selon de Man, ce renouveau doit s'accompagner de changements sociologiques. C'est de nouveau la question de savoir quelles couches sociales constituent la social-démocratie moderne. M. Dodge, dans son rap-

port (page 10), suggère que le parti socialiste représente le prolétariat du monde industriel. Je crois que cette conception retarde sur les faits depuis la période du planisme en Europe occidentale. Dans la plupart des pays, les partis socialistes sont composés des couches ouvrières et de la nouvelle classe moyenne, et ce sont particulièrement quelques groupes de cette classe moyenne qui ont contribué au renouveau des mobiles. Il y a là un élément sociologique qui accompagne le renouveau des mobiles. Les partis sont différents des partis d'avant le planisme.

Emile LEHOUCK. - M. Brélaz a eu raison de dire qu'il n'y a pas de faille complète entre Fourier et de Man. Ce serait contraire à ce que nous savons de l'histoire des idées. Mais ils ont accordé tous deux une place extrêmement importante au problème de la joie au travail; c'est en cela qu'ils sont uniques.

Je ne crois pas à la possibilité d'une influence de Fourier sur de Man. Le ton qu'ils emploient diffère absolument; en particulier Fourier n'est jamais moralisateur. Il se moque même souvent de l'utopie morale : par exemple il cite avec bonne humeur une déclaration d'un ministre contemporain, François de Neuchâteau, qui disait à ses concitoyens : "Payez vos impôts avec joie ; c'est l'argent le mieux placé". Fourier s'esclaffe et remarque qu'évidemment ce serait magnifique si les citoyens payaient leurs impôts avec joie ; malheureusement personne ne le fait et ne le fera jamais.

Monsieur Rens est intervenu pour préciser que chez de Man la joie au travail n'équivaut pas à un plaisir. Il a parlé d'une sorte d'équilibre intérieur. Je crois la formule assez juste, à condition de ne pas oublier que de Man donne parfois au mot "joie" une acception presque mystique. J'ai relevé dans La Joie au travail l'expression "le bonheur de souffrir". Je doute que la classe ouvrière soit très sensible à cette forme de bonheur.

M. Brélaz m'a reproché l'emploi d'un conditionnel à propos des bienfaits de la mécanisation. Je regrette de devoir maintenir ce conditionnel. De Man a péché par excès d'optimisme en pensant que le machinisme n'allait pas gêner, empêcher la joie au travail. Celle-ci n'existe nulle part aujourd'hui, si l'on en croit les rapports qu'on peut lire sur la condition actuelle des travailleurs, en particulier dans les usines.

Examinons rapidement les arguments d'Henri de Man et d'André Philip en faveur de la mécanisation. Ils affirment que, même s'il s'agit d'une répétition machinale, il y a toujours place pour l'esprit inventif et pour la création. Tout d'abord, l'ouvrier chercherait à faire son travail machinal en moins de temps ; ensuite il essaierait de le faire mieux. D'accord, mais ne croyez-vous pas que ces possibilités d'invention sont très limitées ? Une fois qu'il aura trouvé le geste le plus rapide et le plus efficace, que lui restera-t-il à inventer ? Rien ; il restera cette répétition implacable, presque insupportable.

Au lieu de cette intellectualisation du travail manuel espérée par de Man, on assiste plutôt aujourd'hui à une mécanisation du travail intellectuel. Les nombreux enseignants qui sont dans cette salle ont pu constater que dans la plupart des écoles, surtout au niveau primaire et au niveau secondaire, le professeur jouit de moins en moins de liberté pour donner son cours, mais doit avant tout suivre la méthode imposée par l'inspection. Celle-ci a été même introduite dans certaines universités, du moins en Amérique.

M. Brélaz a parlé assez habilement d'un "ensemble de sentiments" qui seraient à l'origine du complexe d'infériorité sociale. En fait, de Man ne parle pas de sentiments ; il parle d'instincts, ce qui n'est pas tout à fait pareil. Personne n'a rien à redire si l'on affirme l'existence d'un "sentiment de joie au travail" ou d'un "sentiment de paresse". Mais parler d'"instinct" implique quelque chose

de biologique, d'irréversible.

Madeleine GRAWITZ. - J'ai un certain nombre de remarques à faire à M. Lehouck sur son rapport. Vous dites que les ouvriers du 18ème siècle croyaient encore que les capitalistes leur donnaient du travail par philanthropie. Pour le 18ème siècle en France, cela me paraît abusif d'employer le terme de capitalisme. Il y avait des entreprises d'Etat, mais le capitalisme proprement dit n'existait pas.

Je crois que vous déformez la pensée d'Henri de Man en lui faisant dire que les conflits du travail relèvent moins de la politique ou de l'économie que de la psychologie. S'il a insisté sur l'aspect psychologique et sur les mobiles, il n'a jamais dit que les conflits du travail relevaient de la psychologie et encore moins nié les conditions objectives qui les font naître.

L'expression de votre pensée paraît également excessive lorsque vous écrivez : "L'ancien doctrinaire rejetait avec horreur la religion marxiste, autrefois adorée et n'y voyait plus qu'une hérésie intolérable". Ce n'est absolument pas le cas d'Henri de Man, qui, dans sa préface à l'Idée socialiste et à l'arrivée des nazis au pouvoir, a affirmé que s'il devait choisir entre les qualificatifs de marxiste et de non-marxiste, il se qualifierait de marxiste. Il n'a jamais considéré le marxisme comme une hérésie intolérable, mais a toujours combattu le marxisme vulgaire qui réduisait la pensée marxiste à un positivisme économique étroit et sectaire.

Vous écrivez que de Man "rejette avec beaucoup de légèreté la thèse marxiste pour la simple raison qu'elle ne lui plaît pas". Ce n'est pas avec légèreté mais après une profonde crise de conscience que, sans la rejeter, il la dépasse, parce qu'elle ne correspond ni à son expérience, ni à ce en quoi il croit. En fait il a rejeté... avant bien d'autres, les marxistes plus que le marxisme.

Vous dites aussi que "la primauté absolue accordée à la psychologie relève d'un raisonnement plutôt simpliste" et à la fin du paragraphe, vous écrivez : "En fait, le véritable dépassement du marxisme aurait été non pas de nier l'importance de l'économie, mais de montrer qu'il y a interaction constante entre l'économique et le psychologique". C'est exactement ce qu'a voulu faire de Man. Il a insisté sur la psychologie sociale, parce que Marx, avant lui, avait insisté sur l'économie. Mais bien entendu, il reconnaissait l'importance des facteurs économiques : il essayait simplement d'y apporter un complément. Quelqu'un a fait justement remarquer hier, que le titre Au delà du marxisme ne signifiait pas nier, ni s'opposer à ce qui précède, mais le dépasser.

Enfin vous pensez que : "l'intérêt des idées d'Henri de Man réside dans l'extrême diffusion dont elles ont bénéficié". Je me tourne vers M. Slama. En ce qui concerne la France, parler de l'extrême diffusion des idées d'Henri de Man, paraît bien optimiste. Pour ma part, elle me paraît tout a fait insuffisante. Interrogez donc des étudiants vous verrez combien connaissent de Man.

Enfin nous avons parlé hier de la notion de profit en nous demandant si la joie au travail, dans les pays capitalistes, était possible. Une comparaison avec les pays de l'Est serait intéressante, car on a tendance à confondre les impératifs de l'industrialisation et les conditions du capitalisme. Des études faites sur l'absentéisme au travail, une des manifestations de l'inadaptation et d'un mauvais moral, montrent que l'absentéisme sévit également dans les démocraties populaires. Cela semblerait signifier que même dans un pays où l'on produit pour la collectivité, tout le monde n'a pas une égale envie de travailler. Sur ce point, je suis d'accord avec vous. La joie au travail est certainement moins répandue et instinctive que ne le croit de Man. Elle dépend du travail dont il s'agit, et des individus. Je serais tentée, pour ma part, d'invoquer sur ce point autant la psychologie que l'ethnologie, la sociologie et la psychologie sociale. Il existe des gens, des cultures, des climats, sous lesquels le travail ne présente pas le même intérêt qu'en Occident. Chez nous le

travail et le profit valorisent une certaine forme d'activité d'une façon qui ne se retrouve pas identique chez tous les peuples.

Pierrette RONGERE. - J'ai été un peu choquée du tour qu'a pris hier la discussion du thème de la joie au travail. Finalement, on a eu l'air de dire que le vrai problème est de libérer le travailleur du travail lui-même. On a fait l'apologie de la paresse et du loisir. Or, il ne me semble pas être de bonne méthode marxiste de dénigrer le travail, car il est appropriation de la nature par l'homme et on ne peut imaginer une société sans travail. Le problème posé par de Man est loin d'être un faux problème ; il se pose toujours au mouvement ouvrier, dans les pays capitalistes et dans les pays socialistes.

Quant aux réactions des militants ouvriers, elles sont diversifiées. Il y a d'abord, et de plus en plus, une condamnation très vigoureuse des travaux abrutissants, dont la chaîne est le symbole. Mais les travaux à caractère répétitif peuvent-ils être totalement supprimés, sans supprimer aussi toute production en série ? Il faudra bien faire en sorte que le travailleur qui n'effectue qu'une opération parcellaire se sente lui aussi responsable de l'ensemble de la production. Le socialisme ne peut échapper à cette difficulté en la niant, et condamner ensemble le taylorisme et le stakhanovisme n'apporte pas pour autant une solution.

D'autre part, j'ai fréquemment entendu des témoignages qui montrent que la capacité d'intérêt et d'invention dont font preuve les travailleurs est brimée ou dévoyée par un système fondé sur le profit. Tel militant, qui avait trouvé une manière plus commode d'exécuter sa tâche, eut la douloureuse surprise de voir son idée servir à un nouveau calcul des cadences, qui finalement aggrava la charge de chacun. D'autres disent fréquemment: "J'aimerais le travail que je fais, si ça n'était pas pour enrichir X ou Y".

Il me semble cependant irréaliste et dangereux de méconnaître l'existence même de la joie que peut procurer le travail, même s'il s'agit de tâches qui nous paraissent triviales ou ingrates. Je crains que les intellectuels ne soient parfois si pénétrés de la noblesse de leurs travaux qu'ils en deviennent incapables de comprendre que travailler, au sens de "transformer la matière", c'est aussi se réaliser en tant qu'homme.

Certes, ce qu'Henri de Man a écrit sur la question est loin d'en être le dernier mot, mais en tout cas je ne crois pas que sa tentative soit vaine ni dépassée.

Peter DODGE. - La première remarque que je voudrais faire a trait aux sources utilisées par M. Lehouck. De Man a écrit beaucoup de choses au sujet de la joie au travail qui ne sont pas comprises dans un livre en particulier. Je songe plus spécialement à un article intitulé "Social Tendencies of the present day", publié en 1930, dans lequel il donne une vue d'ensemble des problèmes de la satisfaction au travail dans le monde industriel, remontant jusqu'au monde médiéval, comme il le faisait souvent, pour arriver à ce que j'appellerais une conclusion raisonnée en ce qui concerne un équilibre entre satisfaction et insatisfaction, plaisir et déplaisir, etc., dans le processus du travail. Pour résumer cela, je citerai cet extrait de La Joie au travail : "Si l'on éprouve un certain découragement à comparer Détroit avec l'Etat futur de William Morris, on ne peut manquer par ailleurs d'être encouragé quand on compare les work-houses et les sweating-shops en Angleterre il y a un siècle, avec les usines de Ford, à cause de l'heureuse évolution du capitalisme que cette comparaison met en lumière".

Je dirais que la tendance fondamentale d'Henri de Man face au problème de la joie au travail réside dans son refus de l'explication utilitariste du comportement naturel. Il la considérerait comme

également caractéristique de l'approche capitaliste du problème et de l'approche socialiste, tout au moins marxiste. Il adressait aux deux systèmes le même reproche, de considérer le travail uniquement du point de vue de ce qu'on pouvait en retirer, plutôt qu'au point de vue de ce qu'on pouvait y mettre, de la satisfaction qu'on pouvait en recevoir.

Une autre critique importante que je voudrais adresser au texte de M. Lehouck, vise l'affirmation selon laquelle de Man envisageait une entière réconciliation entre la possibilité de la joie au travail avec l'existence du système capitaliste. Je crois que Mme Grawitz a suffisamment souligné ce point. Toutefois, je voudrais ajouter une citation d'Henri de Man lui-même :

"Sous son aspect de lutte pour un droit de l'homme, la lutte pour la joie au travail opère ici un certain déplacement du problème. Les objectifs qu'elle vise représentent, en un certain sens, moins que la victoire sur le capitalisme, mais en un autre sens, beaucoup plus. Moins, dans la mesure où de nombreuses causes actuelles de peine au travail - et des plus fréquentes - peuvent être éliminées sans qu'il soit nécessaire pour cela de supprimer l'économie capitaliste fondée sur le profit ; plus, dans la mesure où d'autres causes de cette peine au travail - et encore plus profondes - s'expliquent moins par le capitalisme que par l'industrialisme, si bien qu'une économie rationnelle de l'industrie en régime socialiste devrait, elle aussi, compter avec elles et travailler à leur suppression". (La joie au travail, p. 304-5)

J'aimerais ajouter une chose encore en relation avec cette citation. Je pense qu'il serait utile d'orienter notre discussion sur la question de la signification actuelle de la pensée d'Henri de Man. Il me semble que les problèmes qu'il expose ici et ailleurs s'appliquent très bien au monde dans lequel vous et moi vivons. Nous savons tous que, dans le monde du capitalisme avancé, du "welfare capitalism",

des efforts sont faits pour au moins comprendre le problème de la satisfaction dans le travail. Il n'y a rien là qui soit propre à l'Allemagne ou à la Belgique des années 1920. Cela concerne également les Etats-Unis et l'Europe des années 1970. En outre, je souhaiterais pour ma part qu'on entende quelques réflexions sur la signification des points que M. Petermann, par exemple, a relevés, en ce qui concerne notamment l'embourgeoisement, la diminution de la foi chiliastique dans le triomphe du prolétariat, etc., bref, tous ces problèmes du monde d'aujourd'hui.

Emile LEHOUCK. - J'accorde à Mme Grawitz que j'ai eu tort d'utiliser la formule "méthode des questionnaires et des sondages" à propos de La Joie au Travail. Le mot "sondages" était de trop. Elle attribue le choix de l'expression "hérésie intolérable" à la vivacité de mon style. On lit pourtant dans Au delà du marxisme : "Je dis qu'il faut vaincre le marxisme, c'est pourquoi je dis liquidation du marxisme pur, parce qu'en dehors de cette erreur il n'a plus de force du tout ; liquidation du marxisme vulgaire, parce qu'il puise sa force dans l'erreur". De telles citations sont difficilement conciliables avec une attitude favorable que de Man, selon Mme Grawitz, aurait conservée vis-à-vis du marxisme.

En ce qui concerne le rejet de la superstructure idéologique, vous me reprochez des mots qui auraient dépassé ma pensée. Toutefois, je déplore chez de Man, d'une manière générale, une absence de preuves. Il ne démolit pas la théorie de la superstructure idéologique, il se contente de l'écarter. Il dit : "Nous ne pouvons pas accepter cette tendance, cette explication", et ensuite il passe à autre chose. On trouve souvent chez lui cette manière de discuter. Vous avez dit que de Man admettait en fait l'existence d'une interaction entre le psychologique et l'économique. Je me permets de vous rappeler que, dans son rapport, M. van Peski note à plusieurs reprises que, pour de Man, un effet ne peut pas être une cause. M. Desolre aussi a regretté chez lui

un excès de fidélité à la logique formelle et une ignorance de la logique dialectique.

Quant à la diffusion des idées d'Henri de Man, il s'agit bien entendu d'une diffusion souterraine, mais qui fut, à mon avis, profonde.

Je voudrais dire à Mlle Rongère que citer le livre de Lafargue n'est pas automatiquement faire l'apologie de la paresse. Elle a remarqué d'autre part que la théorie marxiste du travail avait, elle aussi, ses insuffisances. Je suis bien d'accord. J'approuve Marcuse lorsqu'il prétend que Marx a adopté une idée bourgeoise en recommandant l'exploitation intensive de la nature. Cette exploitation démentielle de la nature conduit aujourd'hui le monde à une impasse totale.

Je voudrais encore développer un point que j'ai oublié dans ma précédente intervention. De Man dit qu'un des principaux éléments de la joie au travail, c'est son utilité sociale. C'est la satisfaction de pouvoir se dire que son travail est peut-être pénible, mais utile. Je crois qu'aujourd'hui cette satisfaction est impossible, parce qu'on remarque de plus en plus que la plupart des travaux sont totalement inutiles, sinon nuisibles.

Pierrette RONGERE. - Pourquoi inutiles ? Pourquoi nuisibles ?

Emile LEHOUCK. - On fabrique des tas d'objets inutiles qu'on impose à la société à l'aide de la publicité. Comment peut-on éprouver de la joie dans ce système ? Il faut supprimer ce système pour éprouver la joie au travail.

Pierrette RONGERE. - Les gens dont je parlais sont des syndicalistes, d'authentiques socialistes.

Emile LEHOUCK. - Vous pensez que l'ouvrier doit se dire : "Je suis responsable de l'automobile qui sort de la chaîne". Je ne suis pas d'accord. C'était juste à l'époque où l'automobile était encore un bien. On n'en est plus tellement sûr aujourd'hui, quand on pense aux embouteillages épouvantables, à la pollution, etc.

Madeleine GRAWITZ. - Pour ceux qui n'en ont pas, elle est encore un bien.

Emile LEHOUCK. - Je ne sais pas. Je crois que nous allons vers une situation où il sera plus facile de traverser une ville à pied qu'en voiture.

M. Dodge a remarqué que mon étude de la joie au travail ne tenait pas compte de certains ouvrages d'Henri de Man, dont je ne suis pas vraiment spécialiste. A plusieurs reprises, on a essayé de m'opposer ce genre d'argument. Cela me gêne un peu, parce que cela semble indiquer que de Man ne dit pas la même chose dans ses différents ouvrages.

Achille DAUPHIN-MEUNIER. - Il a écrit pendant 50 ans !

Emile LEHOUCK. - Bien sûr, mais je crois qu'il y a plus qu'une simple évolution de la pensée chez de Man.

M. Dodge estime que la joie au travail, dans l'esprit de son théoricien, nécessitait le rejet du capitalisme. J'ai déjà noté dans mon rapport que la position d'Henri de Man n'est pas claire sur ce point. On trouve chez lui tantôt une condamnation, tantôt une justification du capitalisme, et l'idée que celui-ci pourrait très bien se concilier avec le bonheur des ouvriers.

Herman DUBOIS. - Je pense que le problème de la joie au travail dont a traité Henri de Man est un problème de dialectique entre le travail qui a du sens et le travail qui est utile. Dans son enseignement dispensé aux ouvriers, je pense que de Man s'est efforcé d'obtenir qu'ils prennent conscience de leur travail, non pas qu'ils y trouvent directement de la joie, mais qu'ils deviennent conscients du sens de leur travail.

Maurits NAESSENS. - Il s'agit tout de même d'un problème capital pour la société future ; le problème de l'acte créateur dans tous ses aspects qui doit donner à l'homme les plus hautes satisfactions. De Man a souvent vu dans la société du 12ème ou 13ème siècle un certain équilibre. Il est hanté par la recherche d'un état similaire. Au fond, cela touche aussi à la notion du bonheur. De Man a dit quelque part que vers le 12ème et 13ème siècle, si on pouvait estimer qu'il y avait du bonheur pour le plus grand nombre, c'est parce qu'il y avait un certain équilibre entre le travail des mains et l'ambiance spirituelle. C'est ainsi que les hommes en créant les cathédrales anonymes ont atteint à la plus haute joie.

Le problème reste évident. Il n'est pas résolu. Qu'entre le marxisme et le capitalisme évoluant, de Man n'ait pas trouvé la solution définitive, c'est possible ; mais en y consacrant une oeuvre particulière, il a attiré notre attention sur ce problème capital.

L'oeuvre d'Henri de Man ainsi que l'histoire de sa vie évoquent l'idée du travail dans sa conception la plus noble et la plus élevée ; car travailler des idées - Mlle Rongère est trop modeste - c'est aussi un gros travail, une souffrance. Tout compte fait, la satisfaction ne vient-elle pas aussi du fait d'avoir répondu au défi de la souffrance ? Tout travail, tout effort amène une souffrance, mais n'est-ce pas dans l'acte délibéré de l'homme qui répond à ce défi que consiste le bonheur ? Je crois que nous touchons ici à l'un des problèmes fondamentaux que de Man nous a posés et n'a pas résolus. Il nous a montré une voie. Il n'a pas voulu ou prétendu résoudre le problème du bonheur.

Madeleine GRAWITZ. - Je suis un peu embarrassée pour répondre, du fait que certaines remarques m'ont été faites après la réunion. Je répondrai à celles qui ont été publiques. M. Desolre m'a posé une question concernant la rationalisation des buts et des motifs dont il avait lui-même indiqué les grandes lignes dans son rapport. Je crois que nous sommes d'accord sur le fond. De Man a tenté de rationaliser en fonction de son tempérament et de sa vocation. L'analyse qu'il fait des bases sociales du fascisme et des risques de prolétarianisation des classes moyennes, est juste. Mais je pense aussi que son analyse de la nature sociale du fascisme est incomplète.

M. Naessens a déclaré n'être pas tout à fait d'accord avec une remarque de la page 3 de mon rapport, dans laquelle je dis que pour de Man le marxisme ne correspondait pas aux besoins réels de la classe ouvrière. J'aurais dû préciser: ne couvrirait pas tous les besoins de la classe ouvrière. Je persiste à croire que de Man souhaitait, attendait, de la classe ouvrière une aspiration vers quelque chose qui correspondait à son propre rêve socialiste. Je pense que sous cette forme Monsieur Naessens pourra accepter mon affirmation.

A.M. van PESKI. - Je répète une question que j'ai posée après la séance à Mme Grawitz. A la page 38, vous écrivez : "L'inégalité dans les pays industrialisés n'apparaît plus de façon assez voyante pour mobiliser le dévouement et l'enthousiasme". Je crois qu'actuellement - pensez au Danemark, aux Pays-Bas - la social-démocratie s'attache de nouveau à la redistribution des revenus. Il y a là une influence rationaliste, nourrie d'un ressentiment nouveau, qui n'est pas sans relation avec cette nouvelle couche entrée dans la social-démocratie. A mon avis cette tendance ne fera que croître dans les années à venir.

Ivo RENS. - Je suspens la séance, comme prévu, pendant cinq minutes environ. Nous aborderons dans un instant le problème du planisme et de l'influence d'Henri de Man entre les deux guerres.

